

Archivar : - en fila y enumerar in
nombre "L'Heretique".

MD

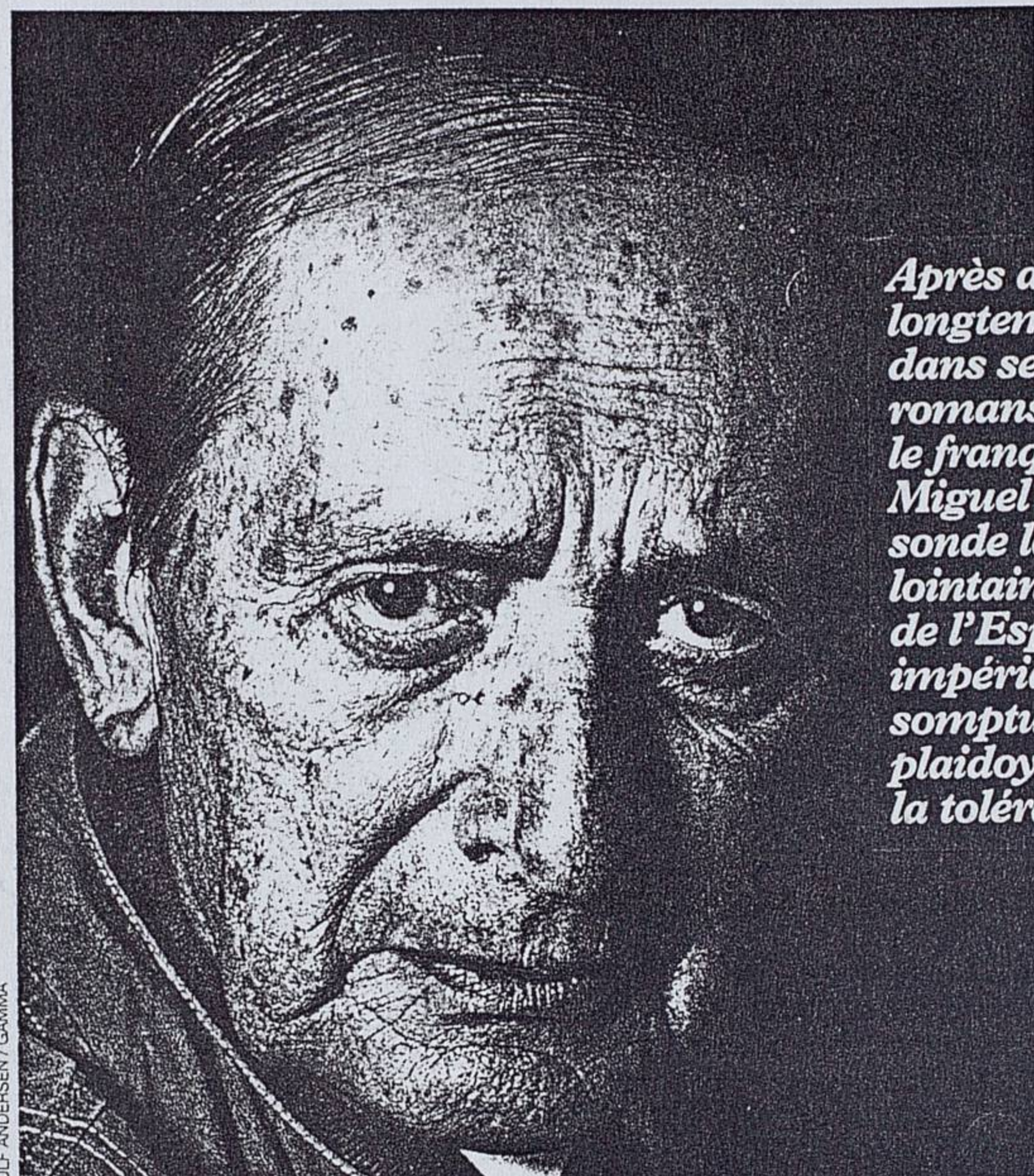
Les bûchers de Valladolid

L'Hérétique

Miguel Delibes.
Traduit de l'espagnol par Dominique Blanc.
Ed. Verdier, 125 F.

Ce romancier majeur de l'Espagne nous revient en sa quatre-vingtième année avec un roman qui fera date : *L'Hérétique*. Fils de Valladolid, qui fut capitale espagnole des Habsbourg, Miguel Delibes qui a derrière lui une longue carrière de journaliste, alimentait jusqu'ici ses romans d'un quotidien contemporain, attentif aux blocages de la société franquiste et à ses soubresauts. On se souviendra longtemps de ces deux chefs-d'œuvre que sont *Cinq heures avec Mario* – règlement de comptes fantasmagique entre une femme typiquement espagnole et son défunt mari – et *Les Guerres de nos ancêtres* (adapté pour la scène sous le titre de *La guerre promise* et donné à Paris voici quelques années) – plaidoyer incomparable contre la violence ibérique et contre tous les conflits armés –, assez, certes, pour s'étonner de voir le vieil homme appliqué à sonder le lointain passé de l'Espagne impériale. *L'Hérétique*, en effet, est la chronique d'une communauté protestante de Valladolid et son écrasement par la volonté de l'empereur, relayé par son successeur, le terrible Philippe II, auquel la « légende noire » attribua l'assassinat de son fils Don Carlos (qui inspira à Verdi son inquisitorial opéra).

Les idées de Luther, on le sait, avaient été annoncées en Espagne par les écrits d'Érasme qui, comme le montra magistralement le professeur Marcel Bataillon naguère, avaient fait souche dans la péninsule : « Luther n'aurait pas existé s'il n'y avait eu Érasme ». Mais l'implantation luthérienne resta exceptionnelle et, selon l'historien Joseph Pérez (*Histoire de l'Espagne*, éd. Fayard, 1996), n'intéressa que deux foyers, à Séville et à Valladolid. C'est là, dans cette cité qui est la sienne, que Delibes situe le récit de son Cipriano Salcedo. La ville est campée avec amour, autour de ces deux joyaux d'architecture platerresque que sont l'église de San Pablo et le collège de San Gregorio, où passe l'ombre de Berruguete, le génial sculp-



Après avoir longtemps lutté dans ses romans contre le franquisme, Miguel Delibes sonde le lointain passé de l'Espagne impériale. Un somptueux plaidoyer pour la tolérance.

teur. Mais l'auteur du *Journal d'un chasseur* et de *La chasse à la perdrix rouge* sait aussi sortir de ces murs austères pour nous entraîner dans une campagne qui lui est familière et nous raconter complaisamment la chasse aux lapins, si nécessaires alors dans l'industrie naissante de la fourrure, par le jeu astucieux d'immenses filets tendus sur la terre et d'un lâcher de furets rabatteurs. C'est cette campagne simple et magnifique, où la nature éblouit et impose la grandeur du Créateur, qui suscite ces *Saints innocents* – autre chef-d'œuvre de l'auteur, popularisé par l'écran –, parmi lesquels on peut compter, certes, ce Cipriano, enfant naïf et bon, adolescent tendre et attentif, homme de scrupules et de droiture qui, sensible à la critique fondée de la corruption de l'Église et de Rome, va épouser les thèses de Luther sans jamais se dédire, même sous les flammes du bûcher.

Au-delà des péripéties de ce protestantisme clandestin et périlleux, où tout le foyer valisolétain sera réduit par le Saint-Office, puis détruit dans l'immense autodafé de 1558, l'intérêt de ce roman rigoureux, tiré au cordeau, mené de main de maître, c'est le parcours d'une vie exemplaire : né le jour même du placardage des 95 thèses de Luther aux portes du château de Wittenberg, le 31 octobre 1517, l'enfant provoque, au cours d'une naissance problématique, la mort de sa mère et reste marqué à tout jamais, aux yeux de son père, par l'involontaire parricide. Une jeune paysanne, fille-mère dont l'enfant vient de mourir, lui donne le sein ; cette Minervina sera pour Cipriano non seulement la femme primordiale, mais aussi son premier amour – et sans doute aussi le dernier. Subissant l'éducation rigoureuse du collège des Enfants Trouvés, le petit Salcedo s'endurcit et sait montrer,

malgré sa petite taille, qu'il a des muscles et une volonté de fer (on songe parfois aux rigueurs du collège militaire de *La ville et les chiens* de Mario Vargas Llosa). Puis le jeune homme s'éprendra d'une rude paysanne, presque une géante, qui est la meilleure tondeuse de moutons de toute la région (Valladolid, apprend-on, exporte 700 000 toisons vers les Flandres) : sur son corps qu'il chevauchera en s'accrochant à ses généreuses « protubérances », celui que Teodomira appelle son « tout-petit » va connaître l'amour fou, la passion du sexe, hélas ! mal récompensée, car elle ne portera pas de fruit ; la femme s'agrippera d'une stérilité qu'elle attribue à la race de son mari et à sa « semence rétive », jusqu'à sombrer peu à peu dans la folie. C'est alors que Salcedo, faisant repentance et opérant une ascèse salutaire, aura l'illumination du Christ à « la barbe pointue de rabbin », d'un Dieu familier qu'il tutoie, d'un Rédempteur immédiat et sans Église, d'un Ciel sans purgatoire, et d'un destin entièrement soumis à la grâce, et non aux œuvres (Delibes nous expose cette théologie avec simplicité et une remarquable pédagogie : « La seule chose qui nous sauve c'est la foi et le sacrifice du Christ »). Il adhérera à Luther et ses activités de négociant en laine et peaux le feront entrer en contact, dans l'industrielle Allemagne, avec les idées nouvelles qui, battant en brèche la puissance vaticane, mettaient en danger, selon Charles-Quint qui s'acharna à les combattre, la sécurité du pays. Voilà notre homme renonçant à la chair et aux richesses, prêt à partager tous ses biens (ce qui nous vaut un assez beau plaidoyer de Delibes sur la gestion réfléchie de la charité chrétienne).

Le reste appartient à l'Inquisition, dont le romancier nous brosse le terrifiant portrait jusqu'à cet autodafé qui verra périr toute la communauté protestante de Valladolid : Cipriano, le corps défait par la torture et le regard aveugle, monte au bûcher où l'accompagne, dans un émouvant geste d'amour, la maternelle Minervina, sa nourrice retrouvée qui a pour lui les gestes nécessaires (comme dans le film *Cris et chuchotements*, de Bergman) permettant au supplicié d'affronter sereinement le « passage » à l'au-delà par les flammes, sans souffrance, sans mouvement grotesque, avec la dignité d'une tête inclinée et d'un corps abandonné qui fait

inévitablement penser à la noblesse pathétique du Christ en croix.

Tel est le roman que nous donne Miguel Delibes et où il exprime, en chrétien, l'immense beauté de la foi, au-delà des préjugés et des divisions. Car son livre est assurément un plaidoyer pour la tolérance religieuse et le respect de l'autre, dans le rejet des intégrismes et des totalitarismes. Humaniste, il l'a toujours été, lui qui a lutté par la plume contre le franquisme, contre les préjugés et les superstitions, contre la violence, contre la bêtise des siens, mais ici, avec une sagesse de vieil homme et une sérénité d'écriture qui touche ici, assurément, à son sommet, Miguel Delibes s'impose, sans nul doute, à la charnière du millénaire, comme l'une des plus grandes voix et l'un des plus hauts esprits de l'Espagne.

Albert Bensoussan

Les éditions Verdier publient également un court texte de Miguel Delibes sur la paysannerie castillane du début du siècle (*Vieilles histoires de Castille*, traduit par Rudy Chaulet, 50 F).

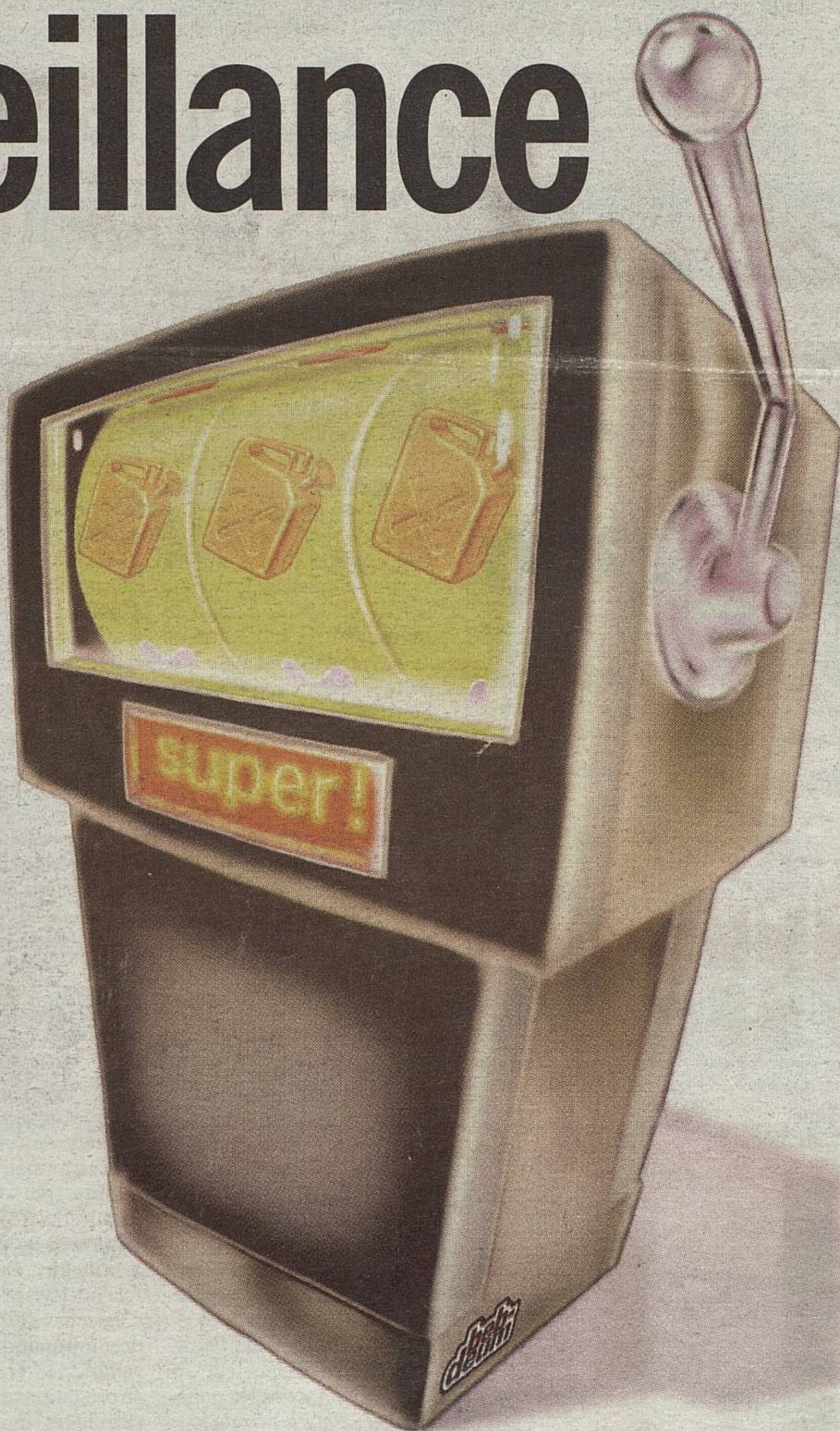


AMD, 60,5,1 30.03.00 - 3

Libération

La pompe sous haute surveillance

L'augmentation de la production de pétrole décidée par l'Opep a déjà fait baisser le prix du baril. Celui de l'essence devrait suivre, mais dans quelle proportion? Page 2



*¡ Hoy sale Libération!
Este banco esperando este día...
Le tendré informado de la siguiente
Un abrazo para todos y para Ud, señor Miguel nuestra fiel amistad.
Colette*

Congo: une tuerie oubliée

Dans la province de l'Ituri, en République démocratique du Congo, un conflit entre deux ethnies sur la possession de la terre a dégénéré en massacres. Les morts se comptent par milliers. Reportage, page 12

Précarité en milieu étudiant

Cent mille étudiants vivent avec moins de 3750 francs par mois: les bourses et les dispositifs de financement ne suffisent pas à combler les différences sociales à l'université. Page 20

Livres Delibes à l'épreuve du feu

Après de 80 ans, l'Espagnol Miguel Delibes rompt un long silence littéraire avec «l'Hérétique», un roman sur l'Inquisition au XVI^e siècle et une réflexion sur le courage et l'engagement. Rencontre, cahier central



Plus qu'un CDD, moins qu'un CDI

L'utilisation du contrat à durée déterminée est trop contraignante pour l'employeur, estime le Medef, qui propose de légaliser le «contrat de mission»: un CDD qui pourrait durer plusieurs années. Page 28

Le cantique des chevaux

Bartabas et sa troupe Zingaro présentent aux Pays-Bas «Triptyk», une épreuve chorégraphique pour danseurs et chevaux sur des musiques de Stravinski et de Boulez. Page 37

M 0135 - 330 - 7,00 F www.libération.com
1,07 euro France métropolitaine

Antilles, Réunion - Guyane 10 F, Allemagne 3,20 DM, Autriche 30 Sch, Belgique 45 F, Cameroun 1000 CFA, Canada \$2,95, Côte d'Ivoire 1000 CFA, Danemark 15 Kr, Egypte 7,50 L, Espagne 250 Ptas, Finlande 13 Mkf, Gabon 1000 CFA, Grande-Bretagne 1,20 L, Grèce 500 Dr, Irlande 1,50 L, Israël 11 Nis, 3000 L, Liban \$1,40, Luxembourg 45 F, Maroc 12 Dh, Norvège 18 Kr, Pays Bas 3,50 Fl, Portugal Cont. 280 Esc, Sénégal 1000 CFA, Suède 20 Kr, Suisse 2,40 F, Tunisie 1,20 Din, USA \$3 (N.Y. \$2,50)

DEUXIÈME ÉDITION NUMÉRO 5869

MD MD

FUNDACION MIGUEL DELIBES

Libération

La pompe sous haute surveillance

L'augmentation de la production de pétrole décidée par l'Opep a déjà fait baisser le prix du baril. Celui de l'essence devrait suivre, mais dans quelle proportion? Page 2



ALEXANDER JOE / AFP

Congo: une tuerie oubliée

Dans la province de l'Ituri, en République démocratique du Congo, un conflit entre deux ethnies sur la possession de la terre a dégénéré en massacres. Les morts se comptent par milliers. Reportage, page 12

Précarité en milieu étudiant

Cent mille étudiants vivent avec moins de 3750 francs par mois: les bourses et les dispositifs de financement ne suffisent pas à combler les différences sociales à l'université. Page 20

Livres Delibes à l'épreuve du feu

A près de 80 ans, l'Espagnol Miguel Delibes rompt un long silence littéraire avec «l'Hérétique», un roman sur l'Inquisition au XVI^e siècle et une réflexion sur le courage et l'engagement. Rencontre, cahier central



Plus qu'un CDD, moins qu'un CDI

L'utilisation du contrat à durée déterminée est trop contraignante pour l'employeur, estime le Medef, qui propose de légaliser le «contrat de mission»: un CDD qui pourrait durer plusieurs années. Page 28

Le cantique des chevaux

Bartabas et sa troupe Zingaro présentent aux Pays-Bas «Triptyk», une épure chorégraphique pour danseurs et chevaux sur des musiques de Stravinski et de Boulez. Page 37

M 0135 - 330 - 7,00 F

www.liberation.com



1,07 euro
France
métropolitaine

Antilles, Réunion-Guyane 10 F, Allemagne 3,20 DM, Autriche 30 Sch, Belgique 45 F, Cameroun 1000 CFA, Canada \$2,95, Côte d'Ivoire 1000 CFA, Danemark 15Kr, Egypte 7,50 L, Espagne 250 Ptas, Finlande 13 Mkf, Gabon 1000 CFA, Grande-Bretagne 1,20 L, Grèce 500 Dr, Irlande 1,50 L, Israël 11 Nis, 3000 L, Liban \$1,40, Luxembourg 45 F, Maroc 12 Dh, Norvège 18 Kr, Pays Bas 3,50 Fl, Portugal Cont. 280 Esc, Sénégal 1000 CFA, Suède 20 Kr, Suisse 2,40 F, Tunisie 1,20 Din, USA \$3 (N.Y. \$2,50)

DEUXIÈME ÉDITION NUMÉRO 5869



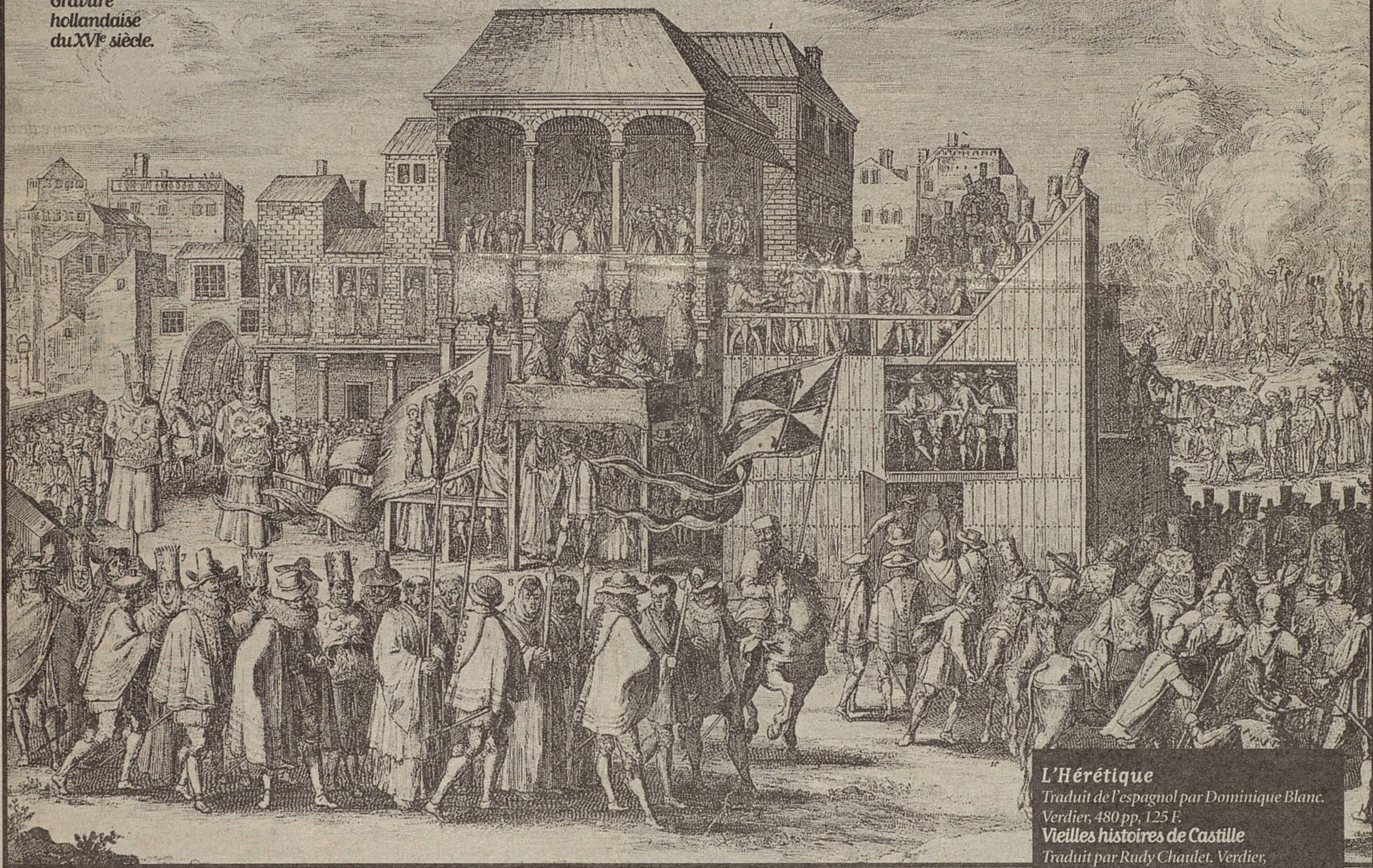
FUNDACIÓN MIGUEL DELIBES

L'ENFER CHEZ LES AUTRES: «Fragments de la vie des gens», de Régis Jauffret. Page IV.
 AVEUX MARIAS: «Dans le dos noir du temps», de Javier Marias. Page VI.
 CONNECTION: rencontre avec Denis Lehane et George Pelecanos. Page VIII

Livres

Procession de l'Inquisition devant l'hôtel de ville de Valladolid. Gravure hollandaise du XVI^e siècle.

SPAANSCH E INQUISITIE



L'Hérétique

Traduit de l'espagnol par Dominique Blanc.

Verdier, 480 pp., 125 F.

Vieilles histoires de Castille

Traduit par Rudy Chautet. Verdier,

58 pp., 50 F.

Delibes, le feu sacré

Après 50 livres et dix ans de silence, Miguel Delibes publie «L'Hérétique», le roman de sa ville natale, Valladolid, quand l'Inquisition envoyait au bûcher les premiers protestants: une fresque où flambe l'engagement et la force des consciences.

Miguel Delibes va sur ses 80 ans. Il aura toujours roulé ses cigarettes, machinalement et cérémonieusement, le papier posé sur l'index gauche à la merci d'un souffle, tandis que les autres doigts maintiennent entrouverte la blague profonde au fermoir de fer ●●●



Delibes, le feu sacré

Miguel Delibes: «Le chasseur est un homme qui se libère, car, lorsqu'il tire, il met toute

●●● où la main droite puise des pincées de tabac noir. Dans les années 60, en Espagne, les cahiers de papier à rouler les cigarettes comportaient, intercalée à quelques feuilles de la fin, une page rouge, «la hoja roja», pour signaler que le terme était proche, qu'il allait falloir pas tarder à renouveler son stock. En 1958, Miguel Delibes publia un roman de ce titre, *La hoja roja*, où la feuille rouge, symboliquement sonnait l'heure de la retraite, celle de son héros, lui, Delibes, n'avait que 38 ans et la vie devant lui.

Beaucoup plus tard, en 1991, il trouva une feuille rouge dans le grand livre de sa vie, après la publication de *Dame en rouge sur fond gris*, il déclara à qui voulait bien l'entendre qu'il n'écrirait plus, plus de roman en tout cas, que celui-ci lui avait donné trop de mal et que l'essentiel était dit. Plus qu'une page rouge, quelques années avant, Delibes avait vécu le noir du deuil, la mort de sa femme Angeles, plus jeune que lui, inattendue, elle lui avait donné sept enfants. Miguel Delibes sombra alors dans une sombre déprime, resta muet plusieurs années

et ne reprit la plume en main que pour de petits travaux de circonstances avant de tirer de sa douleur quinze ans plus tard ce livre fiévreux, strident, cette fable autobiographique où un artiste peintre, en mal de création, parle à sa fille qui vient de passer par la prison franquiste et lui dit l'agonie de sa femme aimée, cette dame en rouge sur fond gris. Le roman se défait du chagrin avec une sincérité aigüe, une générosité et une ouverture au monde telles qu'il paraît achever le travail d'une vie par son chef-d'œuvre, si bien que tout le monde croit Miguel Delibes lorsqu'il annonce sa retraite, qu'il vient de tourner la page rouge. Il laissait alors une cinquantaine de livres, dont dix-sept romans et des récits de voyage, de chasse et de pêche. Modestement, il ne se définit pas comme un écrivain, mais comme «un chasseur qui écrit»,

et l'œil en coin précise: «Non, je ne suis pas pessimiste, disons plutôt un optimiste bien informé.»

Et, de fait, il se retire, on le voit moins en ville, sa bonne ville de Valladolid, moins aux champs, à Sedano, sa campagne de chasse et de pêche, son havre de sérénité cynégétique: «J'ai écrit un jour que le chasseur est un homme qui se libère, car, lorsqu'il tire, il met toute son angoisse, sa tristesse et sa souffrance dans les plombs qu'il expédie au cul du lièvre.» Non, malgré sa promesse, Delibes écrit, il est des souffrances que le plomb de l'imprimerie calme mieux que celui du chasseur. En 1998 paraît aux Ediciones Destino, *El hereje* (*L'hérétique*), publié aujourd'hui en français aux Editions Verdier. Près de cinq cents pages d'un roman historique situé dans sa propre ville de Valladolid, au XV^e siècle, au moment de la pénétration en Espagne de la réforme protestante et de son éradication par l'Inquisition, jusqu'à l'autodafé en place publique le 21 mai 1559. Delibes n'a jamais écrit de romans historiques, jamais de si gros livres, jamais d'histoires apparemment si éloignées de lui. *L'hérétique* est un livre sur l'engagement, sur la force de convaincre, sur le courage de la conviction. Et la solitude finale de son héros, Cipriano Salcedo, le seul à n'être pas parjure, et le seul personnage fictif du livre, comme si, dans la vraie vie (et dans la vraie ville), ce courage-là n'avait jamais existé.

Il faut reprendre le fil de l'histoire de Miguel Delibes, de sa génération dans la guerre civile, puis sous le règne de Franco, le petit généralissime au calot à pompon, lorsque Valladolid se disait «Fachodolid», pour comprendre pourquoi il a consacré les dernières années de sa force d'écrire à la recherche d'une leçon de courage et de foi en des idées: «Il n'y a pas un seul Espagnol de plus de 60 ans qui n'ait sa part de responsabilité dans l'histoire du franquisme», déclare-t-il aujourd'hui (1).

Miguel Delibes est le premier directeur de journal à passer outre l'obligation de publier in extenso les discours du Généralissime. Il les résume. De plus en plus. Cela finit par se voir.

Miguel Delibes est né dans la peur de la mort, dans la peur que son père meurt (il a plus de 50 ans à la naissance de Miguel, le 17 octobre 1920, on meurt à cet âge-là, dans ces années-là). Sa naissance est saluée par une petite annonce dans *El Norte de Castilla*, le journal libéral dont il deviendra directeur longtemps après. Son nom vient de France, de son grand-père Frédéric, un Toulousain devenu Federico en franchissant définitivement les Pyrénées; charpentier, il est spécialiste de l'étagage de tunnels et contribue au développement du *ferrocarril* dans le nord de l'Espagne. Federico est le neveu de Léo, le compositeur de *Copelia*. Miguel, en bon porteur de gibecière, suit son père partout jusqu'à mériter qu'on l'adoubé d'un fusil. La guerre civile le surprend adolescent, bachelier, 16 ans, il n'y comprend rien, il joue au poker avec talent lorsqu'il découvre qu'il est mobilisable. Valladolid est une des premières villes à se rallier aux nationalistes. En 1938, Delibes décide avec ses camarades de jeu de devancer l'appel pour intégrer la marine, afin d'éviter la guerre en la faisant, n'avoir personne en ligne de mire, puisque la guerre civile ne mène guère de batailles navales. Mais la marine est nationaliste, elle gagne la guerre avec Franco.

Démobilisé en 1939, Delibes reprend ses études, commerce, droit, il obtient l'agrégation. L'enseignement ne le comble pas. Il entre au *Norte de Castilla* en 1945 comme caricaturiste (il croque avec talent plus d'acteurs que de politiques) et, après quelques années, profite sans gloire du limogeage de trois rédacteurs par la censure franquiste pour obtenir un poste de rédacteur, avec formation accélérée à Madrid et carte de presse autorisée à la clé. Mais, le temps que jeunesse se passe et que se gravissent les échelons de la hiérarchie, Delibes prend conscience de la réalité du régime et de la censure, depuis l'interdiction de donner la moindre information sur la venue en Espagne de l'équipe de foot soviétique jusqu'aux consignes très strictes envoyées de Madrid pour rendre compte en 1955 (il est alors directeur du *Norte de Castilla*) de la mort du philosophe Ortega y Gasset: un seul article de deux colonnes, le nom du défunt ne doit être cité que deux fois, et le mot de «maestro» prohibé. Miguel Delibes est alors engagé dans la résistance à petits pas, elle consiste à infiltrer au plus profond toute les failles du système, tous les espaces permis entre l'exil et la résignation. La littérature est aussi une victime de la guerre civile, les écrivains s'en vont ou se taisent. Delibes, lui, écrit et publie, ses thèmes, la défense de la campagne castillane, la dignité de ses habitants lui permettent de ne pas provoquer la censure de front, son succès le protège, même si chacun de ses romans se voit amputé de quelques pages (jusqu'à trente coupes dans l'un d'eux), «il faut toujours faire confiance à la bêtise des censeurs, je me souviens que, dans un livre tout entier porté par l'idée de liberté, ils m'ont seulement fait retirer le passage où un train se renversait laissant perdre sa cargaison d'oranges, cela leur paraissait insupportable à une époque où l'on avait faim, le reste du livre, ils ne semblaient pas le comprendre». La censure est plus sévère avec le journaliste qu'avec le romancier, aussi, lorsque des reportages sont interdits de publication, Delibes leur donne une deuxième chance, ainsi sont nées ces superbes *Vieilles histoires de Castille* enfin disponibles en français. Miguel Delibes est le premier directeur de journal à passer outre l'obligation de publier *in extenso* les discours du Généralissime. Il les résume. De plus en plus. Cela finit par se voir.



Auto-da-fé à Valladolid, 1559.

En 1961, Delibes est convoqué chaque semaine à Madrid pour répondre d'une politique éditoriale jugée trop libérale et trop régionale. Il passe plus pour un original qu'un véritable opposant. Il finit par être relevé de ses fonctions. Miguel Delibes, par la modestie et la dignité de son comportement pendant la période franquiste, montre qu'il serait trop simpliste de partager les Espagnols entre les bons et les mauvais, les premiers auraient choisi l'exil, les seconds la collaboration. Son dernier roman, *L'hérétique*, bien qu'il respecte scrupuleusement la vraisemblance et la vérité (lorsque les sources existent, voir ci-contre) historiques, fait écho, à quatre ou cinq siècles après les faits qu'il raconte, à d'autres faits, d'autres questions de conscience posées aux dernières générations d'Espagnols (et de bien d'autres), dit que des temps héroïques ne transforment pas tous ceux qui les vivent en bourreaux ou en héros. Que les héros sont rares, que Cipriano Salcedo est bien seul devant les flammes du bûcher. Delibes le sait bien, c'est lui qui l'a inventé. Les autres sont vrais, ils ont fait comme ils ont pu. Le plus souvent de leur mieux. Des hommes. Mortels, et pas pressés.

J. - B. H. (1) Cette citation, comme d'autres informations contenues dans cet article est empruntée au portrait de Miguel Delibes réalisé par Jean-Michel Mariou dans la série «Un siècle d'écrivains» qui sera diffusé sur France 3 le 13 mai prochain.

Delibes, le feu sacré

son angoisse, sa tristesse et sa souffrance dans les plombs qu'il expédie au cul du lièvre.»



phrase qui me paraissait, disons, un peu exagérée, tellement je la trouvais belle. Un jour que je rendais visite à Delibes, dans sa campagne, il m'entraîna dans le village de Cortiguera, et là, sous le préau de l'église, il y avait garé le corbillard du village, sur ses flancs, on pouvait lire: «*Así se acaba el gozo de los injustos*», «C'est ainsi que s'achève la jouissance des injustes», la fameuse phrase. Delibes n'écrit pas à la légère. Lorsqu'il décrit le commerce des peaux, il change le prénom des marchands, mais tout est exact. Le cénacle où se tiennent les réunions clandestines, la ville même, la grande peste entre 1527 et 1530, le bijoutier Juan Garcia, tout est juste. Il y a, bien sûr, quelques audaces, dans l'intimité des histoires d'amour, par exemple le test de l'ail en gynécologie (je vous laisse le soin de l'expliquer à vos lecteurs), de même qu'il parle d'une population de 28 000 habitants, je pense que, lorsque la Cour séjournait à Valladolid, comme entre 1544 et 1559, on atteignit presque le double. Les conditions d'arrestation de Cipriano me semblent correspondre à des récits connus, il me paraît, en revanche, assez peu probable qu'on lui ait laissé son argent, mais bon. Ce sont des détails, certains peuvent être discutés, mais je ne l'ai jamais pris en flagrant délit d'anachronisme. Delibes, a réussi un exploit formidable: donner un destin, un véritable destin à ses personnages, les historiens ne rendent compte que de leur existence. Dans le roman, les paysans parlent de l'existence du purgatoire ou du salut par la foi entre deux coups de faux, est-ce bien raisonnable?

Absolument, on parlait théologie comme on parle de sport ou de politique aujourd'hui. J'ai trouvé des récits de disputes entre métayers à propos de «la présence réelle» (la présence réelle ou non du corps du Christ dans l'hostie consacrée), j'ai lu ce cas rapporté devant le tribunal de Cordoue: dans une église peu fréquentée, on garde une hostie consacrée, le tabernacle ferme mal, un rat mange l'hostie, est-ce le corps du Christ? Au-delà de ces anecdotes, Delibes a écrit un grand livre, il a mis à leur juste place le rôle des femmes dans l'accueil de la Réforme, il a parfaitement mis en scène l'importance des voyages dans la diffusion des idées, on circulait énormément en Europe à cette époque, et montré avec pertinence comment la Réforme, au-delà des idées directement religieuses, était un vecteur de modernité. A toutes nos recherches, Delibes apporte, par son talent de romancier, une dimension humaine, et une incroyable résonance dans notre époque actuelle. Vous savez, aujourd'hui en Espagne, on remet les choses à plat, on commence à lire différemment l'époque fran-

quistes, Delibes a apporté en son temps et apporte en tout cas avec ce livre l'esprit de liberté qui a manqué en ces jours sombres.

RECUEILLI PAR JEAN-BAPTISTE HARANG

Bartolomé Bennassar, avec Richard Marin, a publié *Histoire du Brésil 1500-2000*; Fayard, 630 pp., 180 F.

Bartolomé Bennassar: «les historiens sont un peu jaloux»

Rencontre avec un spécialiste de L'Espagne et de l'Inquisition.

Toulouse envoyé spécial

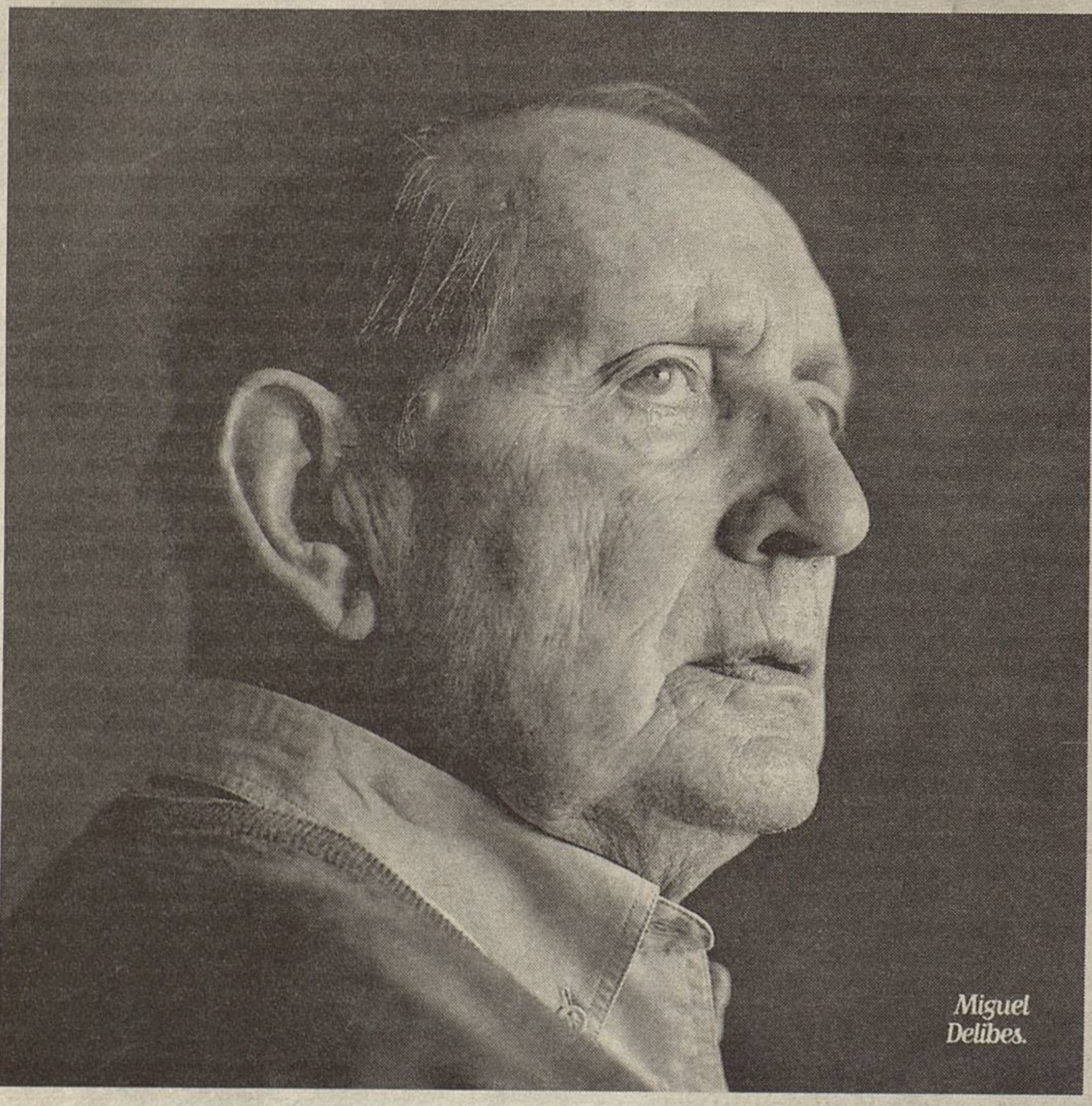
Bartolomé Bennassar est historien, spécialiste des mondes ibériques à l'époque moderne, ses premières recherches le conduisirent à Valladolid, et sa thèse porte sur l'histoire de cette ville «au siècle d'or», c'est-à-dire précisément le lieu et le temps du roman de Miguel Delibes. L'écrivain castillan s'est inspiré du travail de Bennassar et de quelques autres pour construire son roman. Delibes est un chasseur incomparable, Bennassar n'a pas son pareil à la pêche à la truite. Bartolomé Bennassar avait lu *El hereje* en castillan dès sa sortie en Espagne. Il a relu pour nous en français *L'hérétique*.

Quel effet cela fait-il à l'historien de voir son travail servir de matière romanesque?

Evidemment, au début, on se sent un peu dépossédé, en toute justice d'ailleurs puisque Delibes rend hommage aux historiens dont il a utilisé les travaux. Puis on est un peu jaloux, car là où l'historien s'arrête faute de sources, le romancier poursuit. Delibes a fait un travail formidable, ma vision des choses ne change pas par rapport à ce que j'avais découvert, au contraire, il lui donne un ton, un accent, une couleur, que l'historien ne peut pas écrire mais qu'il res-

sent. J'ai eu du bonheur à retrouver écrit ce que j'avais ressenti. N'est-il pas hasardeux de plaquer des personnages de fiction sur un décor si bien documenté? Mais vous vous trompez, Delibes n'a inventé aucun personnage, excepté le héros, Cipriano Salcedo. Tous les autres, au nom et prénom près, sont dans les sources. Les comptes rendus des interrogatoires de l'Inquisition, à la fin, sont des documents d'époque, je ne les ai pas vérifiés mot à mot, mais je suppose qu'il les a recopiés comme les historiens le font. Il a peut-être ajouté un ou deux textes relatifs à l'histoire d'amour qui est en train de naître avec Anna Enriquez. Et encore... attendez (*Bartolomé Bennassar s'absente quelques minutes dans son sous-sol, en remonte avec une édition récente de sa thèse*)... non, voyez, j'avais trouvé une Enriquez mêlée à ce procès. Et, regardez, il y a même un Salcedo, dont apparemment je ne savais pas grand-chose. Il a brodé. De même, l'oncle et le père de Cipriano Salcedo sont romancés, mais ils sont parfaitement dans la vraisemblance de l'époque. Tous les autres noms sont les véritables protagonistes de l'autodafé de 1559. En fait, il y en eu deux, en mai et en octobre, le second concerna plutôt des étrangers.

Vous avez bien relevé quelques invraisemblances? Laissez-moi vous raconter une anecdote. Dans *El disputado voto del señor Cayo* («Le combat électoral du sieur Cayo», un texte superbe qu'il faudrait traduire, et tant que j'y suis: qu'on traduise également son *Journal d'un chasseur*), j'avais relevé une



Miguel Delibes.

chapitre.com
VOTRE LIBRAIRIE SUR INTERNET

Tous les livres français, même les introuvables

380 000 livres neufs et 220 000 livres anciens

www.chapitre.com

e-mail: librairie@chapitre.com
Fax: 01 55 33 60 61 • 3615 Allif

Commandez et recevez tous les livres français. Labbez gratuitement la réduction de livres anciens ou épais. Paiement sécurisé. Livraison rapide en France et dans le monde entier.



TRADUCCIÓN
DE DIARIOS
EXTRANJEROS

7

LIBÉRATION-JUEVES, 30 DE MARZO 2000

LIBROS: DELIBES EN LA PRUEBA DE FUEGO

Casi a sus 80 años, el español Miguel Delibes rompe un largo silencio literario con "El hereje", una novela sobre la Inquisición en el siglo XVI y una reflexión sobre el coraje y el compromiso. Entrevista, cuaderno central.

DELIBES, EL FUEGO SAGRADO

- Tras 50 libros y diez años de silencio, Miguel Delibes publica "El hereje", la novela de su ciudad natal, Valladolid, cuando la Inquisición enviaba a la hoguera a los primeros protestantes: un fresco donde flamean el compromiso y la fuerza de las conciencias.

Miguel Delibes va camino de sus 80 años. Siempre ha enrollado sus cigarrillos, maquinal y ceremoniosamente, colocando el papel sobre el índice izquierdo a merced de un soplo, mientras los otros dedos mantienen entreabierta la petaca profunda con boquilla de hierro de la que la mano derecha saca pulgaradas de tabaco negro. En los años 60, en España, los cuadernillos de papel para liar los cigarrillos llevaban intercalada, unas hojas antes del final, una roja, "la hoja roja", para señalar que el final estaba próximo, que no habría que tardar mucho en renovar su stock. En 1958, Miguel Delibes, publicó una novela con este título, "La hoja roja", en la que la hoja roja, simbólicamente marcaba la hora de la jubilación, la de su héroe; él, Delibes sólo tenía 38 años y la vida por delante.

Mucho más tarde, en 1991, encontró una hoja roja en el gran libro de su vida. Tras la publicación de "Mujer de rojo sobre fondo gris", declaró a quien quiso escucharle que no escribiría más, en cualquier caso ninguna novela más, que ésa le había costado mucho y que lo esencial estaba dicho. Más que una hoja roja, unos años antes Delibes había vivido el negro del duelo, la muerte de su mujer Angeles, más joven que él, inesperada. Ella le había dado siete hijos. Miguel Delibes se hundió entonces en una sombría depresión, enmudeció durante varios años y no retomó la pluma más que para pequeños trabajos circunstanciales antes de sacar de su dolor, quince años más tarde, este libro febril, estridente, esta fábula autobiográfica en la que un artista pintor, con problemas para crear, habla a su hija que acaba de pasar por la cárcel franquista y le cuenta la agonía de su amada esposa, esta mujer de rojo sobre fondo gris. La novela se desprende de la pena con una aguda sinceridad, una generosidad y una apertura



TEMPORAL
EXTRACTO Nº 2
10/10/2012

LIBERATION-JURIST, 30 DE MARZO 2000

LIBROS: DELIBES EN LA PRUEBA DE FUEGO

Casi a sus 80 años, el español Miguel Delibes rompe un largo silencio literario con "El harpe", una novela sobre la incursión en el siglo XVI y una reflexión sobre el coraje y el compromiso. Entrevista, cuaderno central.

DELIBES, EL FUEGO SAGRADO

Las 80 páginas y diez años de silencio. Miguel Delibes publica "El harpe", la novela de su ciudad natal, Valladolid, cuando la incursión envía a la hoguera a los primeros protestantes: un fresco donde flaman el compromiso y la fuerza de las conciencias.

Miguel Delibes va camino de sus 80 años. Siempre ha entollado sus cigarrillos, manual y ceremoniosamente, colocando el papel sobre el índice. Siempre a merced de un siglo, mientras los otros dedos mantienen entrecubierto la petaca profunda con papilla de riñón de la que la mano derecha saca pulgaradas de tabaco negro. En los años 60, en España, los cuadernillos de papel para liar los cigarrillos llevaban intercalada, unas hojas antes del final, una roja, "la hoja roja", para señalar que el final estaba próximo, que no había que tardar mucho en renovar su stock. En 1958, Miguel Delibes, publicó una novela con este título, "La hoja roja", en la que la hoja roja, simbólicamente marcaba la hora de la publicación, la de su héroe; él, Delibes sólo tenía 38 años y la vida por delante.

Mucho más tarde, en 1991, encontró una hoja roja en el gran libro de su vida. Tras la publicación de "Mujer de rojo sobre fondo gris", declaró a quien quisiera escucharle que no escribiría más, en cualquier caso ninguna novela más, que esa le había costado mucho y que lo esencial estaba dicho. Más que una hoja roja, unos años antes Delibes había vivido el negro del duelo, la muerte de su mujer Angeles, más joven que él, inesperada. Ella le había dado siete hijos. Miguel Delibes se hundió entonces en una sombria depresión, enardecido durante varios años y no retomó la pluma más que para pequeños trabajos circunstanciales antes de sacar de su dolor, quince años más tarde, este libro fúnebre, esta fábula autobiográfica en la que un artista pintor, con problemas para crear, habla a su hija que acaba de pasar por la cárcel franquista y le cuenta la agonía de su amada esposa, esta mujer de rojo sobre fondo gris. La novela se desprende de la pena con una aguda sinceridad, una generosidad y una escritura



al mundo tales que da la impresión de que ha acabado el trabajo de una vida con su obra maestra, de modo que todo el mundo cree a Miguel Delibes cuando anuncia su jubilación, que acaba de sacar la hoja roja. Dejaba entonces una cincuenta de libros, de los cuales 17 novelas y relatos de viaje, de caza y de pesca. Modesto, no se define como un escritor, sino como "un cazador que escribe" y precisa: "No, no soy pesimista, digamos mejor un optimista bien informado".

Y, de hecho, se retira, se le ve menos en la ciudad, su ciudad de Valladolid, menos en el campo, en Sedano, su campo de caza y de pesca, su abra de serenidad cinegética: "Un día escribí que el cazador es un hombre que se libera, puesto que, cuando dispara, mete toda su angustia, su tristeza y su sufrimiento en los plomos que lanza al culo de la liebre". No, a pesar de su promesa, Delibes escribe, es uno de los sufrimientos que el plomo de la imprenta calma mejor que el del cazador. En 1998 aparece en Ediciones Destino "El hereje", publicado ahora en francés en Ediciones Verdier. Casi quinientas páginas de una novela histórica situada en su propia ciudad de Valladolid, en el siglo XV, cuando penetra en España la reforma protestante y su erradicación por la Inquisición, hasta el auto de fe en la plaza pública, el 21 de mayo de 1559. Delibes nunca ha escrito novelas históricas, nunca libros tan gordos, nunca historias aparentemente tan alejadas de él. "El hereje" es un libro sobre el compromiso, sobre la fuerza de convencer, sobre el coraje de la convicción. Y la soledad final de su héroe, Cipriano Salcedo, el único que no comete perjurio y el único personaje de ficción del libro, como si, en la vida real (y en la ciudad real), ese coraje nunca hubiera existido.

Hay que retomar el hilo de la historia de Miguel Delibes, de su generación en la guerra civil, más tarde bajo el reinado de Franco, el pequeño Generalísimo con gorro de borla, cuando Valladolid se llamaba "Fachadolid", para comprender por qué ha dedicado los últimos años de su fuerza para escribir a la búsqueda de una lección de coraje y de fe en unas ideas: "No hay un solo español de más de 60 años que no tenga su parte de responsabilidad en la historia del franquismo", declara ahora (1).

Miguel Delibes nació en el miedo de la muerte, en el miedo de que su padre muriese (tenía más de 50 años cuando nace Miguel, el 17 de octubre de 1920 y, en aquellos años, se muere a esa edad). Su nacimiento es saludado con un pequeño anuncio en "El Norte de Castilla", el periódico liberal del que será director mucho tiempo más tarde. Su apellido viene de Francia, de su abuelo Frédéric, un tolosano convertido en Federico al franquear definitivamente los Pirineos; carpintero, es especialista en apuntalar túneles y contribuye al desarrollo del ferrocarril en el norte de España. Federico es nieto de Léo, el compositor de Coppélia. Miguel, como buen portador de zurrón, sigue a su padre a todos lados hasta merecer que le arme solemnemente con una escopeta. La guerra civil le sorprende adolescente, bachiller, 16 años, y no comprende nada, juega al póker

al mundo tales que de la impresión de que ha escabado el trabajo de una vida con su obra maestra, de modo que todo el mundo cree a Miguel Delibes cuando anuncia su jubilación, que acaba de sacar la hoja roja. Dejaba entonces una cincuenta de libros, de los cuales 17 novelas y relatos de viajes, de caza y de pesca. Modesto, no se define como un escritor, sino como "un cazador que escribe" y precisa: "No, no soy pesimista, digamos mejor un optimista bien informado".

Y, de hecho, se retira, se ve menos en la ciudad, su ciudad de Valladolid, menos en el campo, en Sedano, su campo de caza y de pesca, su site de seriedad cinética: "Un día escribí que el cazador es un hombre que se libra, puesto que, cuando disparas, mata todo su angustia, su tristeza y su sufrimiento en los plomos que lanza al culo de la liebre". No, a pesar de su promesa, Delibes escribe, es uno de los sufrimientos que el plomo de la imprenta calma mejor que el del cazador. En 1998 aparece en Ediciones Destino "El hereje", publicado ahora en francés en Ediciones Veyrier. Casi quinientas páginas de una novela histórica situada en su propia ciudad de Valladolid, en el siglo XV, cuando penetró en España la reforma protestante y su eradicación por la Inquisición, hasta el auto de fe en la plaza pública, el 21 de mayo de 1559. Delibes nunca ha escrito novelas históricas, nunca libros tan gordos, nunca historias aparentemente tan alejadas de él. "El hereje" es un libro sobre el compromiso, sobre la fuerza de convencer, sobre el coraje de la convicción. Y la sociedad final de su héroe, Cipriano Salcedo, el único que no quiere plegarse y escribir nada, que no acepta la vida del libro, como si, en la vida real (y en la ciudad real), ese coraje nunca hubiera existido.

Hay que retomar el hilo de la historia de Miguel Delibes, de su generación en la guerra civil, más tarde bajo el reinado de Franco, el pequeño Generalísimo con gomo de boya, cuando Valladolid se llama "Fachado", para comprender por qué ha dedicado los últimos años de su fuerza para escribir a la búsqueda de una lección de coraje y de fe en unas ideas: "No hay un solo español de más de 80 años que no tenga su parte de responsabilidad en la historia del franquismo", declara ahora (1).

Miguel Delibes nació en el miedo de la muerte, en el miedo de que su padre muriera (tenía más de 80 años cuando nace Miguel, el 17 de octubre de 1920 y, en aquellos años, se muere a esa edad). Su nacimiento es saludado con un pequeño anuncio en "El Norte de Castilla", el periódico liberal del que será director mucho tiempo más tarde. Su apellido viene de Francia, de su abuelo Frédéric, un tolosano convertido en Fedrico al trasladarse definitivamente los Pirineos; carpintero, es especialista en apuntalar túneles y contribuye al desarrollo del ferrocarril en el norte de España. Fedrico es nieto de Léo, el compositor de Coppélia. Miguel, como buen portador de zumbón, sigue a su padre a todos lados hasta matrecer que le ama solamente con una escopeta. La guerra civil le sorprende adolescente, bachiller, 16 años, y no comprende nada, juega al póker



con habilidad cuando descubre que es movilizable. Valladolid es una de las primeras ciudades en unirse a los nacionales. En 1938, Delibes decide, con sus amigos de juego, presentarse voluntario para ingresar en la marina, con el fin de evitar la guerra haciéndola al mismo tiempo, pero sin tener a nadie en el punto de mira, puesto que la guerra civil apenas realiza batallas navales. Sin embargo, la marina es nacionalista y gana la guerra con Franco.

Desmovilizado en 1939, Delibes vuelve a sus estudios, comercio, derecho, obtiene la cátedra. La enseñanza no le colma. Entra en "El Norte de Castilla" en 1945 como caricaturista (esboza con talento más actores que políticos) y, tras unos años, aprovecha sin gloria la destitución de tres redactores por la censura franquista para obtener un puesto de redactor, con formación acelerada en Madrid y carné de prensa autorizado. Pero a medida que pasa la juventud y sube en el escalafón, Delibes toma conciencia de la realidad del régimen y de la censura: desde la prohibición de dar la menor información sobre la venida a España del equipo de fútbol soviético hasta las consignas estrictas enviadas de Madrid para dar cuenta en 1955 (es entonces director de "El Norte de Castilla") de la muerte del filósofo Ortega y Gasset: un sólo artículo de dos columnas, no debiendo citar el nombre del difunto más que dos veces, y la palabra "maestro" prohibida. Miguel Delibes comienza entonces la resistencia pasito a paso, consiste en infiltrar en lo más profundo todos los fallos del sistema, todos los espacios permitidos entre el exilio y la resignación. La literatura es también una víctima de la guerra civil, los escritores se van o se callan. Delibes, por su parte, escribe y publica sus temas, la defensa del campo castellano, la dignidad de sus habitantes le permiten no provocar a la censura de frente, su éxito le protege, incluso si cada novela se ve amputada de algunas páginas (hasta treinta cortes en una de ellas), "siempre hay que tener confianza en la necedad de los censores, yo recuerdo que, en un libro impregnado todo por la idea de libertad, sólo me han hecho retirar el pasaje en el que un tren volcaba y perdía su carga de naranjas: esto les parecía insoportable en una época en que había hambre, el resto del libro no parecieron comprenderlo". La censura es más severa con el periodista que con el novelista y, cuando algunos reportajes son prohibidos, Delibes les da una segunda posibilidad, así han nacido estas soberbias "Viejas historias de Castilla" por fin disponibles en francés. Miguel Delibes es el primer director de periódico que hace caso omiso de la obligación de publicar "in extenso" los discursos del Generalísimo. Él los resume. Cada vez más. Esto acaba notándose.

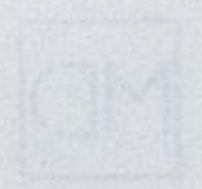
En 1961 Delibes es llamado a Madrid cada semana para responder de una política editorial juzgada demasiado liberal y demasiado regional. Pasa más por un original que un verdadero opositor. Acaba por ser relevado de sus funciones. Miguel Delibes, por la modestia y la dignidad de su comportamiento durante el periodo franquista, demuestra que sería demasiado simplista dividir a los españoles en buenos y malos, siendo los primeros los que eligieron el exilio y los segundos la colaboración.



con habilidad cuando describe que es movilizable. Valladolid es una de las pri-
meras ciudades en unirse a los nacionales. En 1938, Delibes decide, con sus
amigos de juego, presentarse voluntario para ingresar en la marina, con el fin de
evitar la guerra haciéndola el mismo tiempo, pero sin tener a nadie en el punto
de mira, puesto que la guerra civil apenas tenía batallas navales. Sin embar-
go, la marina es nacionalista y gana la guerra con Franco.

Desmovilizado en 1939, Delibes vuelve a sus estudios, comercio, derecho, ab-
tiene la cédula. La enseñanza no le calma. Entra en "El Norte de Castilla" en
1945 como colaborador (escribe con talento más actores que políticos) y, tras
unos años, aprovecha sin gloria la destrucción de tres redacciones por la censura
franquista para obtener un puesto de redactor, con formación superior en Ma-
drid y carné de prensa autorizado. Pero a medida que pasa la juventud y sube
en el escalón, Delibes toma conciencia de la realidad del régimen y de la cen-
sura; desde la prohibición de dar la menor información sobre la vida a España
del equipo de fútbol soviético hasta las consignas estrictas enviadas de Madrid
para dar cuenta en 1955 (es entonces director de "El Norte de Castilla") de la
muerte del filósofo Ortega y Gasset: un sólo artículo de dos columnas, no de-
biendo citar el nombre del difunto más que dos veces, y la palabra "falleció".
prohibida. Miguel Delibes comienza entonces la resistencia pacífica a paso, con-
siste en intentar en lo más profundo todos los fallos del sistema, todos los espa-
cios permitidos entre el exilio y la resignación. La literatura es también una vía.
Ante la guerra civil, los escritores se van o se exilan. Delibes, por su parte,
escribe y publica sus temas, la defensa del campo castellano, la dignidad de sus
habitantes le permiten no provocar a la censura de frente, su éxito le protege,
incluso si cada novela se ve amputada de algunas páginas (hasta veinte cortes
en una de ellas), "siempre hay que tener confianza en la necesidad de los conso-
tes, yo recuerdo que, en un libro impregnado todo por la idea de libertad, sólo
me han hecho cortar el pasaje en el que un tren volcaba y hacía su carga de
ranajas: esto es patético insoportable en una época en que había hambre, el
texto del libro no pudieron comprenderlo". La censura es más severa con el
periodista que con el novelista y, cuando algunos reportajes son prohibidos. De-
lilas les da una segunda posibilidad, así han nacido estas sobrias "Viejas his-
torias de Castilla", por fin disponibles en francés. Miguel Delibes es el primer di-
rector de periódico que hace caso omiso de la obligación de publicar "in exten-
so" los discursos del Generalísimo. El fue resumen. Cada vez más. Esto acaba
notándose.

En 1961 Delibes es llamado a Madrid cada semana para responder de una comi-
sión editorial juzgada demasiado liberal y demeritada regional. Pasa más por un
original que un verdadero opositor. Acaba por ser relevado de sus funciones.
Miguel Delibes, por la modestia y la dignidad de su comportamiento durante el
período franquista, demuestra que sería demasiado simplista dividir a los es-
critores en buenos y malos, siendo los primeros los que eligieron el éxito y los se-
gundos la colaboración.



Su última novela, "El hereje", aunque respeta escrupulosamente la verosimilitud y la verdad (cuando las fuentes existen, ver la página de al lado) históricas, se hace eco, cuatro o cinco siglos después de los hechos que cuenta, de otros hechos, otras cuestiones de conciencia planteadas a las últimas generaciones de españoles (y otras tantas), dice que unos tiempos heroicos no transforman a los que los viven en verdugos o en héroes. Que los héroes son raros, que Cipriano Salcedo está solo ante las llamas de la hoguera. Delibes lo sabe bien, es él quien lo ha inventado. Los otros son verdaderos, hacen lo que pueden. La mayoría de las veces lo mejor que pueden. Hombres. Mortales, y no acosados.

(1) Esta cita, como otras informaciones contenidas en este artículo, está tomada del retrato de Miguel Delibes realizado por Jean-Michel Mariou en la serie "Un siglo de escritores", que se difundirá en France 3 el próximo 13 de mayo.

**BARTOLOME BENASSAR:
"LOS HISTORIADORES ESTÁN UN POCO CELOSOS"**

Entrevista con un especialista de España y de la Inquisición.

Toulouse (enviado especial)

Bartolomé Bennassar es historiador, especialista en los mundos ibéricos de la época moderna, sus primeras investigaciones le llevan a Valladolid, y su tesis trata sobre la historia de esta ciudad "en el siglo de oro", es decir, precisamente el lugar y el tiempo de la novela de Miguel Delibes. El escritor castellano se inspiró en el trabajo de Bennassar y de algunos otros para construir su novela. Delibes es un cazador incomparable, Bennassar es de lo que no hay en la pesca de la trucha. Bartolomé Bennassar había leído "EL hereje" en castellano cuando salió en España. Lo ha releído para nosotros en francés.

— ¿Qué efecto produce al historiador ver que su trabajo sirve de materia novelasca?

Evidentemente, al principio uno se siente un poco desposeído, en toda justicia, por otra parte, porque Delibes rinde homenaje a los historiadores cuyos trabajos utiliza. Luego te sientes celoso, pues allí donde el historiador se detiene por falta de fuentes, el novelista continúa. Delibes ha hecho un trabajo formidable, mi visión de las cosas no cambia con respecto a lo que yo había descubierto, por el



Su última novela, "El héroe", aunque respeta escrupulosamente la verosimilitud y la verdad (cuando las fuentes existen, ver la página de al lado) históricas, se hace eco, entre o cinco siglos después de los hechos que cuenta, de otros hechos, otras cuestiones de conciencia planteadas a las últimas generaciones de españoles (y otros fantasmas), dice que unos tiempos heroicos no transforman a los que los viven en verdugos o en héroes. Que los héroes son raros, que Cipriano Salgado está solo ante las flamas de la hoguera. Delibes lo sabe bien, es el quien lo ha inventado. Los otros son verdaderos, hacen lo que pueden. La mayoría de las veces lo mejor que pueden. Hombres. Mujeres. Niños, y no acasados.

(1) Esta cita, como otras informaciones contenidas en este artículo, está tomada del retrato de Miguel Delibes realizado por Jean-Michel Hahnou en la serie "Un siglo de escritores", que se publicó en France 3 el próximo 13 de mayo.

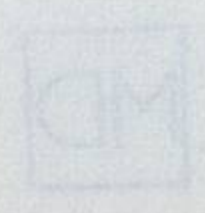
**BARTOLOME BENASSAR:
"LOS HISTORIADORES ESTÁN UN POCO CELOSOS"**

Entrevista con un especialista de España y de la literatura.
Toulouse (entrevista especial)

Bartolomé Benassar es historiador, especialista en los mundos ibéricos de la época moderna, sus primeras investigaciones le llevan a Valladolid, y su tesis trata sobre la historia de esta ciudad "en el siglo de oro", es decir, precisamente el lugar y el tiempo de la novela de Miguel Delibes. El escritor castellano se inspiró en el trabajo de Benassar y de algunos otros para construir su novela. Delibes es un cazador incomparable, Benassar es de lo que no hay en la gaceta de la trucha. Bartolomé Benassar habla sobre "El héroe", en castellano cuando salió en España. Lo ha leído para nosotros en francés.

—¿Qué efecto produce al historiador ver que su trabajo sirve de materia novelada?

Evidentemente, al principio uno se siente un poco desposeído, en toda justicia, por otra parte, porque Delibes rinde homenaje a los historiadores cuyos trabajos utiliza. Luego te sientes celoso, pues allí donde el historiador se detiene por falta de fuentes, el novelista continúa. Delibes ha hecho un trabajo formidable, mi visión de las cosas no cambia con respecto a lo que yo había descubierto, por el



contrario, le da un tono, un acento, un color, que el historiador no puede escribir pero que siente. Me ha encantado encontrar escrito lo que yo había sentido.

—¿No es un poco arriesgado trasplantar personajes de ficción a un decorado tan bien documentado?

Se equivoca, Delibes no ha inventado ningún personaje, excepto el héroe, Cipriano Salcedo. Los demás, con nombres y apellidos, están en las fuentes. Las actas de los interrogatorios de la Inquisición son documentos de época, yo no las he verificado textualmente, pero supongo que él las ha copiado como hacen los historiadores. Quizá haya añadido uno o dos textos relativos a la historia de amor que está naciendo con Ana Enríquez. Es más... espere (Bartolomé Benassar se ausenta unos minutos en su sótano y vuelve con una edición reciente de su tesis)... no, mire, yo había encontrado una Enríquez mezclada en este proceso. Y vea, existe incluso un Salcedo, del que aparentemente no sabía mucho. El lo ha adornado. Igualmente el tío y el padre de Cipriano Salcedo son novelados, pero son perfectamente verosímiles en la época. Los demás nombres son los verdaderos protagonistas del auto de fe de 1559. De hecho, hay dos, en mayo y en octubre, el segundo se refería más bien a extranjeros.

—¿Ha encontrado usted alguna inverosimilitud?

Permítame contarle una anécdota. En "El disputado voto del señor Cayo" (un texto soberbio que habría que traducir, igual que "Diario de un cazador") he apuntado una frase que me parecía, digamos un poco exagerada, de bonita que me pareció. Un día que hice una visita a Delibes, en su campo, me llevó al pueblo de Cortiguera, y allí, en el patio de la iglesia, estaba aparcado el coche fúnebre del pueblo, a sus lados podía leerse: "Así se acaba el gozo de los injustos", la famosa frase. Delibes no escribe a la ligera. Cuando describe el comercio de las pieles, cambia el nombre de los mercaderes, pero todo es exacto. El cenáculo donde se celebran las reuniones clandestinas, la ciudad misma, la gran peste entre 1527 y 1530, el joyero Juan García, todo es exacto. Hay, por supuesto, algunos atrevimientos, en la intimidad de las historias de amor, por ejemplo la prueba del ajo en ginecología (le dejo que lo explique a sus lectores), igual que habla de una población de 28.000 habitantes, pienso que, cuando la Corte estaba en Valladolid, entre 1544 y 1559, se alcanzaba casi el doble. Las condiciones del arresto de Cipriano me parecen corresponder a narraciones conocidas; creo, por el contrario, bastante poco probable que le dejaran su dinero, pero bueno. Son detalles, algunos discutibles, pero nunca le he pillado en flagrante delito de anacronismo. Delibes ha logrado una hazaña formidable: dar un destino, un verdadero destino a sus personajes, cuando los historiadores no dan cuenta más que de su existencia.



contrario le da un tono, un acento, un color, que el historador no puede escribir pero que siente. Me ha encantado encontrar escrito lo que yo había sentido.

—Me es un poco amigable trasplantar personajes de ficción a un documento tan bien documentado?

Se equivocó. Delibes no ha inventado ningún personaje, excepto el héroe, Cipriano Salcedo. Los demás, con nombres y apellidos, están en las fuentes. Las actas de los interrogatorios de la Inducción son documentos de época, yo no las he verificado textualmente, pero supongo que él las ha copiado como hacen los historadores. Quizá haya añadido uno o dos textos relativos a la historia de amor que está haciendo con Ana Enríquez. Es más... espera (Barcelonés Barceles se ausenta unos minutos en su sótano y vuelve con una edición reciente de su tesis)... no, mire, yo había encontrado una Enríquez mezclada en este proceso. Y vea, existe incluso un Salcedo, del que aparentemente no sabía mucho. Él lo ha adoptado. Igualmente el tío y el padre de Cipriano Salcedo son no-vidos, pero son perfectamente verosímiles en la época. Los demás nombres son los verdaderos protagonistas del auto de fe de 1559. De hecho, hay dos, en mayo y en octubre, el segundo se refiere más bien a extranjeros.

—Ha encontrado usted alguna inverosimilitud?

Permitirme contarle una anécdota. En "El disputado voto del señor Cayo" (un texto sobradamente conocido que tradujo, igual que "Diana de un cazador") he apuntado una frase que me parecía, digamos un poco exagerada, de donde me pareció. Un día que hice una visita a Delibes, en su campo, me llevó al pueblo de Cortiguera, y allí, en el patio de la iglesia, estaba aparcado el coche fúnebre del pueblo, a sus lados podía leerse: "Así se acaba el gozo de los injustos", la famosa frase. Delibes no escribe a la ligera. Cuando describe el comercio de las pieles, cambia el nombre de los mercados, pero todo es exacto. El culto donde se celebran las reuniones clandestinas, la ciudad misma, la gran plaza entre 1527 y 1530, el joyero Juan García, todo es exacto. Hay, por supuesto, algunos extrínsecos, en la intimidad de las historias de amor, por ejemplo la prueba del ajo en ginecología (le dejó que lo explicara a sus lectores), igual que había de una población de 28.000 habitantes, pienso que, cuando la Corte estaba en Valladolid, entre 1544 y 1559, se alcanzaba casi el doble. Las condiciones del arado de Cipriano me parecen corresponden a narraciones conocidas; pero, por el contrario, bastante poco probable que le dejaran su dinero, por lo bueno. Son detalles, algunos discutibles, pero nunca le he pillado en flagrante delito de anacronismo. Delibes ha logrado una hazaña formidable: dar un relato, un verdadero destino a sus personajes, cuando los historadores no dan cuenta más que de su existencia.



—En la novela, los campesinos hablan de la existencia del purgatorio o de la salvación por la fe entre dos golpes de guadaña, ¿es eso razonable?

- Absolutamente, se hablaba de teología como hoy hablamos de deporte o de política. He encontrado narraciones de disputas entre aparceros sobre la "presencia real" (la presencia, real o no, del cuerpo de Cristo en la hostia consagrada), he leído este caso expuesto ante el tribunal de Córdoba: en una iglesia poco frecuentada, se guarda una hostia consagrada, el sagrario cierra mal y una rata se come la hostia, ¿es el cuerpo de Cristo? Más allá de estas anécdotas, Delibes ha escrito un gran libro, ha colocado en su justo lugar el papel de las mujeres en la acogida de la Reforma, ha llevado perfectamente a escena la importancia de los viajes en la difusión de las ideas, se circulaba muchísimo en Europa en esta época, y muestra pertinentemente cómo la Reforma, más allá de las ideas directamente religiosas, era un vector de modernidad. Con su talento de novelista, Delibes aporta a todas nuestras investigaciones una dimensión humana, y una increíble resonancia en nuestra época actual. Ya sabe usted que hoy día en España se revisan las cosas y empezamos a leer de forma diferente la época franquista, Delibes aportó en su tiempo y aporta con este libro el espíritu de libertad que faltaba en aquellos días sombríos.

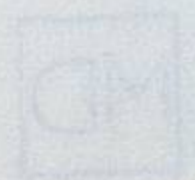
Jean-Baptiste Harang.



—En la novela, los campesinos hablan de la existencia del purgatorio o de la salvación por la fe entre dos golpes de guadaña, ¿es eso razonable?

- Absolutamente, se hablaba de teología como hoy hablamos de deporte o de política. Ha encontrado narraciones de disputas entre aparatos sobre la "presencia real" (la presencia, real o no, del cuerpo de Cristo en la hostia consagrada), he leído este caso expuesto ante el tribunal de Córdoba: en una iglesia poco frecuentada, se guarda una hostia consagrada, el sacerdote cierra mal y una rata se come la hostia. ¿es el cuerpo de Cristo? Más allá de estas anécdotas, Delibes ha escrito un gran libro, ha colocado en su justo lugar el papel de las mujeres en la acogida de la Reforma, ha llevado perfectamente a escena la importancia de los viajes en la difusión de las ideas, se circula mucho más en Europa en esta época, y muestra perfectamente cómo la Reforma, más allá de las ideas directamente religiosas, era un vector de modernidad. Con su talento de novelista, Delibes aporta a todas nuestras investigaciones una dimensión humana, y una increíble resonancia en nuestra época actual. Ya sabe usted que hoy día en España se revisan las cosas y empezamos a leer de forma diferente la época franquista. Delibes aportó en su tiempo y aporta con este libro el equilibrio de libertad que faltaba en aquellos días sombríos.

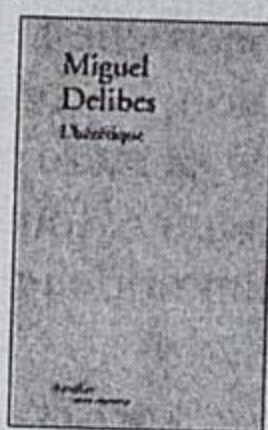
Juan-Bautista Puente



La Vie - 9 mars 2000

Le livre de la semaine

L'hérétique, de Miguel Delibes



ATTENTION, CHEF-D'ŒUVRE ! ON CONNAISSAIT Miguel Delibes pour ses romans contre le franquisme et contre la guerre. Cette fois, c'est l'Espagne de l'Inquisition que l'écrivain espagnol met en scène, Valladolid, plus précisément. C'est par cette ville prospère de la Vieille Castille que la Réforme protestante pénètre en Espagne (l'autre foyer sera Séville), et c'est là que commence l'histoire de *L'hérétique*, Cipriano Salcedo. Quand il naît, en 1517, il est si menu que l'on pense dans la maison qu'« à la place des os il a des arêtes, comme les poissons ». Un drôle de destin attend cet enfant, né sous des auspices doublement tragiques. Parce que sa mère meurt en le mettant au monde, son père, un riche commerçant, le détestera au point de le traiter de petit parricide. Et, au cours de cette même année, Luther placarde, croit-on, sur la porte de l'église du château de Wittenberg les 95 thèses contre les indulgences qui vont provoquer le schisme.

Mais le petit Cipriano est une bonne nature. Malgré la sévérité de son père, l'enfant, élevé par Minervina, une jeune paysanne affectueuse – qui sera finalement son premier et seul amour –, grandit, heureux, tendre et intelligent. Petit de taille, sans doute, mais pourvu de muscles puissants et doté d'une volonté de fer. Il en sera ainsi toute sa vie. Devenu un

homme sage et droit, sensible à la corruption de Rome et de l'Eglise, il ralliera la cause des protestants. Il fréquentera leurs assemblées clandestines, sera leur messenger en Allemagne, prêt à mettre sa vie en péril dans cette Espagne inquisitoriale, sans pitié pour ces « illuminés » qui portent atteinte à la sécurité du pays. Cipriano finira par être pris. Mais il restera fidèle à sa foi malgré les juges terrifiants de l'Inquisition, leurs tortures et leurs autodafés. Digne, noble, grandiose jusqu'à la fin. Presque heureux. Car Minervina est là, à ses côtés, qu'il a cherchée pendant si longtemps et jamais retrouvée.

Roman historique, mais aussi saga de chair et de sang, peuplée de personnages vibrants de vie, qui aiment, souffrent et meurent de folie, comme la surprenante Teodomira, l'épouse géante de Cipriano, *L'hérétique* est surtout un magnifique plaidoyer pour la liberté d'esprit, la tolérance religieuse et le rejet de tout ce qui ressemble à de la superstition ou de l'intégrisme. A travers le destin d'un homme à la vie exemplaire, Miguel Delibes essaie d'exprimer, en humaniste, en chrétien, l'immense beauté de la foi, « la seule chose qui nous sauve ». Simple-ment. (Traduit de l'espagnol par Dominique Blanc. Verdier, 125 F.)

ELISABETH NICOLINI



un XXI^e siècle de la femme et de la spiritualité. Dans cette prospective, il propose une image renouvelée d'un Dieu intégrant le masculin et le féminin, le cosmique et l'intimité, le mystère et l'écologique, la solidarité et l'humour... Quatorze chapitres, certes un peu bavards, mais qui invitent à la réflexion, voire à la contemplation. Chacun est ouvert par un poème de la Brésilienne Roseana Murray annonçant l'émergence proche du tiers monde et du féminin.

C. Le.

TÉMOIGNAGE

LES POMMES SERONT FAMEUSES CETTE ANNÉE d'Élise Fischer

Éd. Mazarine, 254 p., 98 F.
On ne voit guère d'écrivains aussi doués pour restituer la vie d'une famille, les gestes et les petits mystères quotidiens, la simplicité ardente de l'amour qui entretient le feu au foyer. Cela, c'est Élise Fischer qui y parvient, comme dans son précédent roman, l'émouvant *La Colère de Mouche*. Cette fois, la voici avec le pur langage du cœur pour dire comment une femme a vu mourir son père, lentement, inexorablement ; ce père qui se considérait comme un exclu de la culture et dont la fille était occupée à lire des livres, ce père fervent de la Vierge. Élise Fischer donne de cette relation filiale une analyse — mais quel mot pédant ! — qui en dit long sur la qualité intime, sur les secrets de la sensibilité chez quelqu'un qui a pris le parti de parler vrai.

L. G.

LITTÉRATURE ESPAGNOLE

Miguel Delibes et le passé de la Castille

Un roman historique ancré dans l'Espagne de Charles Quint et un recueil de textes courts invitent à découvrir le grand romancier de Valladolid

VIEILLES HISTOIRES DE CASTILLE

de Miguel Delibes
Traduit de l'espagnol par Rudy Chaulet Verdier, 475 p., 215 F.

L'HÉRÉTIQUE

de Miguel Delibes
Traduit de l'espagnol par Dominique Blanc Verdier, 56 p., 50 F.

Très différents dans leur projet narratif, *L'Hérétique* et *Vieilles histoires de Castille*, les deux livres de Miguel Delibes se complètent et se rejoignent dans leur conception du monde. L'auteur est de Valladolid, de ses proches environs, là même où Charles Quint tint sa cour et finit ses jours.

La vision du monde de Delibes, telle qu'il la livre dans *Vieilles histoires de Castille*, se ressent de cette existence immobile au parfum d'éternité, de ces paysages invariables où, saison après saison, se retrouvent les mêmes emblavures, les mêmes moissons, les mêmes vignes, les mêmes troupeaux, les mêmes bosquets, de ces petites rivières, de ces rus qui taillent l'humus et le calcaire instaurant des frontières parfois infranchissables. Le bref cours d'un ruisseau se perd vite dans des confins inconnus : l'univers est à l'échelle du village et de la journée, l'aventure guette au-delà de la colline, le retard ou



JEAN-MARC GARDEUX/ÉDITIONS VERDIER

Miguel Delibes, fidèle à l'Espagne de Charles Quint et à Philippe II.

l'avance de telle pluie, de tel vent est en soi un événement.

Exposés de façon subtile, il y a aussi des événements humains au long de ces récits de Castille, ou plutôt de ces poèmes que l'on quitte avec le sentiment d'avoir retrouvé une sereine et heureuse innocence.

Sur des bases identiques quant à la texture du récit et à l'exiguïté du territoire — agrandi par la lenteur des moyens de communication, l'audace des commerçants et la témérité des théologiens —, se déploie, dans *L'Hérétique*, une

fresque dont l'importance historique trouve encore aujourd'hui en nous un écho. Nous sommes à Valladolid, sous le règne de Charles Quint, bientôt de Philippe II, et de l'omniprésente souveraineté de l'Église qui apparaît ici sous les traits du Grand Inquisiteur.

La tension est constante entre le tranquille exercice de l'existence non exempte d'épreuves, imprégnée dans tous ses instants non seulement de l'idée, mais du sens et du sentiment de la foi, de la religion et, d'autre part, la cruelle déchirure qui, sous la chape millénaire des

actes quotidiens sans apparence théologique, menace le tissu proprement dit de la société. Ce n'est pas le pouvoir civil qui est ici atteint après avoir été vivement attaqué par les féodaux, les bourgeois et les jacqueries ; ce n'est pas la cité qui vacille, quoi qu'elle sorte affaiblie en nombre mais renforcée en esprit d'une longue et éprouvante épidémie de peste. Non, c'est l'Église dans son unité dogmatique qui est contestée.

Comme cela arrive parfois, sinon souvent, ceux qui prônent le changement et deviendront hérétiques par le jugement des clercs, sont conduits par un amour passionné — et, comme tel, incontrôlable — de ce qui fait l'objet même de leur vie. À cet amour rigoureux répondit l'amour impérieux.

Telle est la tragédie que nous vivons avec Cipriano, l'hérétique. Tout au long de son long cheminement, on a l'impression qu'un déterminisme — que, pour des raisons différentes, ni Darwin ni Freud n'auraient renié — le destine à l'hérésie : avant même sa naissance, tout semble se mettre en place pour faire de lui un être différent, physiquement, existentiellement, psychologiquement, quoi qu'il fasse pour demeurer dans le troupeau. Y aurait-il une fatalité qui mettrait au ban de la société celui que sa quête spirituelle, l'ampleur de ses vues conduiraient à interroger l'inconnu ?

Laurand KOVACS



Woolf, Jane Austen et Beauvoir font la part de la vague féministe à la mode. Pourquoi, proteste une étudiante noire, me fait-on écouter ce Mozart et pas des tambours africains ? Le vieil arbre de la connaissance - sacrée Genèse - sert toujours à sa manière : "Avant la Chute, dit un des professeurs, Adam n'avait pas d'érection involontaire." Avant la pomme, donc, Adam aurait pu lire Sade sans érection. Ce que retrouve Denby, c'est une communion avec les textes, un plaisir, un combat parfois ; un regard sur soi. Au vrai, et quelle que soit son époque, l'homme épuise un peu de son ignorance avec le temps, mais il ne fut jamais innocent.

Commander avec Alapage.com

L'Hérétique

Miguel Delibes.

Traduit de l'espagnol par Dominique Blanc

Ed. Verdier

Miguel Delibes exprime en chrétien l'immense beauté de la foi, au-delà des préjugés et des divisions. Son livre est assurément un plaidoyer pour la tolérance religieuse et le respect de l'autre, dans le rejet des intégrismes et des totalitarismes. Humaniste, il l'a toujours été, lui qui a lutté par la plume contre le franquisme, contre les préjugés et les superstitions, contre la violence, contre la bêtise des siens, mais ici, avec une sagesse de vieil homme et une sérénité d'écriture qui touche à son sommet, Miguel Delibes s'impose, sans nul doute comme l'une des plus grandes voix et l'un des plus hauts esprits de l'Espagne.

MD

Commander avec Alapage.com

Petite musique de nuit

Lucius Shepard.

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par William Olivier Desmond

Ed. Flammarion

Lucius Shepard est passé maître dans l'art de brouiller les pistes. Tantôt il nous livre des oeuvres de littérature générale qui s'avèrent des récits de Sf ; à d'autres moments, des textes de science-fiction d'où il gomme toute référence au modèle ; quand il ne brasse pas le genre avec le fantastique, l'exotisme ou le polar, pour écrire du Lucius Shepard. Ce qui se caractérise par un style rare, vigoureux, tout en nuances impressionnistes, traversé d'émotions vraies, de notations fulgurantes et de fantasmagories. L'important pour lui, c'est de parvenir à suggérer ces instants rares où l'homme s'accomplit, lorsqu'il prend enfin conscience du rôle qu'il joue dans la concrétisation de son destin. Shepard s'affirme en existentialiste de l'échec. Sa " Petite musique de nuit ",



Le Filario
Tomado de
Internet



Miguel Delibes.

Roman étranger (Espagne)

Delibes se libère



Si l'histoire de Cipriano Salcedo, le héros de Delibes, prend racine en 1517, elle se nourrit de l'expérience de l'Espagne du XX^e siècle et permet à son auteur, de manière détournée et silencieuse, de prendre position.

S'il compte parmi les principaux écrivains d'Espagne, Miguel Delibes (né en 1920) reste peu connu en France, malgré le beau travail que mènent depuis dix ans, pour le faire connaître, les éditions Verdier, plus discrètes que ne le laissent croire leurs couvertures, orange. Comme son compatriote Gonzalo Torrente Ballester, récemment disparu, il souffre encore, à l'étranger, des années grises du franquisme. Resté en Espagne, marqué par les violences de la guerre civile, il a

longtemps semblé « apolitique » alors qu'on était sommé de choisir son camp. Si son œuvre porte l'empreinte de la grande épreuve – patente dans *L'hérétique* –, c'est souvent de manière détournée, silencieuse, voire angoissée.

Par son imposant format, *L'hérétique* (1998) tranche avec le goût de Delibes pour le récit dense ou les formes ramassées. On peut toutefois, au début, croire à l'une de ces variations dont il a le secret quand il évoque les paysages, les per-

sonnages et les ambiances de la Castille (1) : le grand été, les mystérieuses nuits de neige sur Valladolid, les hautes terres à moutons du Páramo, les passes montagneuses, les jours de tourmente et de pluie... Là vivent des notables, des bergers, des prêtres chasseurs de perdrix, des tanneurs, de nobles dames ou de cérémonieux médecins qui semblent s'être échappés du temps. On peut également croire à un roman historique – ce que *L'hérétique* est partiellement, puisque



L'hérétique

Miguel Delibes
Traduit de l'espagnol par Dominique Blanc

Verdier
437 p., 125 F
Parution:
20 janvier
Tirage:
5000 ex.
ISBN:
2-86432318-6

Delibes raconte la naissance, la vie et la mort sur le bûcher, au XVI^e siècle, d'un riche négociant de Valladolid : don Cipriano Salcedo. Mais on devine bientôt, à cet art de la stylisation, qu'une exigeante méditation spirituelle se cache sous les abords parfaitement accessibles du roman. *L'hérétique* poursuit, avec l'expérience du XX^e siècle, un débat sur la liberté de l'homme et la grâce de Dieu, fondé sur la controverse qui déchaîna l'une contre l'autre les Réformes protestante et catholique.

Loin d'asséner thèses et anti-thèses, Delibes évite toute abstraction. Dédié à Valladolid, sa ville natale, le livre cache sa rigueur d'épuration sous le charme presque impressionniste, très sensuel, des nuances. Après un prologue en pleine mer, 1557, où l'on discute joliment de Luther, de son disciple Melancthon et de Calvin, tandis qu'une galéace hambourgeoise cabote des côtes allemandes vers celles d'Espagne, l'action commence quarante ans plus tôt, 1517, avec la naissance du futur « hérétique », Cipriano Salcedo – le 31 octobre, le jour même où Luther, à Wittenberg, s'élève contre le financement, à coup d'indulgences, de la basilique Saint-Pierre de Rome. Mais à Valladolid, ce jour-là, il est surtout question, chez les Salcedo, d'accouchement, et de la prodigieuse chaise à enfanter censée faciliter la venue au monde de l'enfant Cipriano. Sa mère en mourra.

Le thème de l'enfantement et de la stérilité sera d'ailleurs l'une des obsessions de Cipriano. Après une enfance amoureuse auprès de sa jolie nourrice, le jeune négociant se lance dans des amours tumultueuses

avec une somptueuse, barbare et colossale beauté qui semble droit issue des fantasmes de Baudelaire chantant sa géante. Amours qui contrastent moins avec les inquiétudes religieuses et les exigences spirituelles de Salcedo qu'elles ne les complètent. Petit, gracile et vigoureux, don Cipriano vit des aventures à la Rubens sur le registre décharné du Greco.

Puissance des femmes; mais aussi tableau de Valladolid à l'époque où la ville croit pouvoir encore rivaliser avec Madrid pour le statut de capitale. Charles Quint se meurt et Philippe II reprend scrupuleusement la consigne : en finir avec le Nord, et ses fantaisies. Le petit milieu des « luthériens » de Valladolid repose, pour l'essentiel, sur des isolés : une famille aristocratique de religieux et de religieuses exaltés, un dominicain grandiose, lecteur d'Erasmus, un bijoutier, un grand d'Espagne tourmenté... Bref, un petit groupe imprudent, où les querelles de personnes rivalisent de sublime et d'érudition. Salcedo s'y consacre avec une profondeur et une probité sans faille. Il n'oublie pas, pour autant, les affaires : Delibes décrit avec fougue l'incroyable succès de ce solitaire timide sur le marché de la mode, des fourrures et des mantelets. Abondance de richesse, abondance d'austérité.

Dans le dernier tiers du livre, suivant une marche implacable, les thèmes se resserrent. L'Inquisition entre en jeu, taitillonne, formaliste, procédurière – attentive et sans passion, d'une logique effrayante. Loin du bric-à-brac romantique, on reconnaît dans le traitement du procès le docteur en droit que fut, dans sa jeunesse, Miguel Delibes. Puis vient la grande scène à ne pas manquer : celle de l'autodafé du 21 mai 1559, menée par l'écrivain de main de maître, sans jamais se perdre dans l'anecdote.

Cette conclusion donne au livre sa grandeur, d'autant plus forte que l'écrivain se garde de toute emphase. On n'est pas près d'oublier *L'hérétique*.

JEAN-MAURICE DE MONTREMY

(1) Verdier publie simultanément Les vieilles histoires de Castille.

DE MIGUEL
DELIBES

L'hérétique

*Le respecté don Bernardo
cherche une compagne. Maria l'entremetteuse
lui propose plusieurs vierges. Son choix
se porte sur l'une d'elles, silencieuse et timide.*

En rentrant chez lui il pensa à Dionisio, Dionisio Manrique, le factotum de l'entrepôt. Manrique était célibataire, fêtard et libidineux. Quoique dévot, il traînait la réputation d'un putassier, d'un homme consacrant ses loisirs à la lubricité. Pourtant, don Bernardo et lui n'avaient jamais échangé un mot sur le sujet. Manrique était pour Salcedo un jeune homme timide, encore à marier et obéissant. Et Salcedo était pour Manrique un homme droit, un modèle de bonnes manières, mesuré dans l'exercice de son autorité. D'où sa surprise quand le chef abandonna sa table ce matin-là et se dirigea vers la sienne, l'œil allumé :

– Hier soir, j'ai rendu visite au lupanar de la ville, Manrique, dit-il sans ambages. Tout homme a ses envies et moi, ingénument, je pensais les satisfaire là-bas. Mais, vous avez vu que les rues de la ville sont pleines de mendiants couverts de pustules et de scrofules ? D'où croyez-vous que sortent ces milliers de syphilitiques ? Comment pourrions-nous éviter que l'infâme maladie finisse par nous anéantir ?

Dionisio Manrique, qui avait trouvé le temps de dissimuler son étonnement en écoutant parler don Bernardo, regarda son patron et le trouva épuisé, abattu. Il tenta de le reconforter :

– On est en train de faire quelque chose en ce sens, don Bernardo. Votre frère le sait bien. La cure de chaleur donne des résultats. A l'hôpital San Lázaro, on la pratique, j'ai une sœur là-bas. La méthode ne peut pas être plus simple : chaleur, chaleur et chaleur. Pour cela on ferme les portes et les fenêtres et l'on inonde la chambre dans la pénombre de vapeurs de gaïac. Les malades sont enveloppés dans des couvertures et l'on allume à côté de leurs lits des étuves et des braseros afin qu'ils suent le plus possible. Ils disent qu'avec de la chaleur et un régime sobre, trente jours de traitement suffisent. Les pustules disparaissent.

Dionisio soupira avec soulagement mais il observa que ce n'était pas là la réponse que don Bernardo espérait :

– Oui, dit celui-ci. Je ne doute pas que la médecine fasse des progrès, mais comment avoir aujourd'hui une relation charnelle avec une femme sans risquer sa santé dans l'aventure ? Moi, je ne pense pas me remarier, Manrique, je ne suis pas homme à parcourir deux fois le même chemin, mais comment satisfaire mes appétits sans risque ?

Dionisio clignait des paupières, signe, chez lui, qu'il réfléchissait :

– La sécurité que réclame Votre Grâce n'a qu'une solution. Le faire avec une vierge ; et avec elle seule.

– Et comment peut-on trouver une vierge au milieu de ce peuple fornicateur, Manrique ?

Le battement de paupières de l'employé s'accroût :

– Ça, ce n'est pas difficile, don Bernardo. Les placeuses sont faites pour ça. Les femmes du désert sont meilleur marché et plus fiables, sans doute parce qu'elles sont plus pauvres que celles des basses terres. Avec une particularité, si elles voient que le client est une personne respectable, elles sont capables de lui confier leur propre fille. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je vous mettrai en contact avec l'une d'elles.

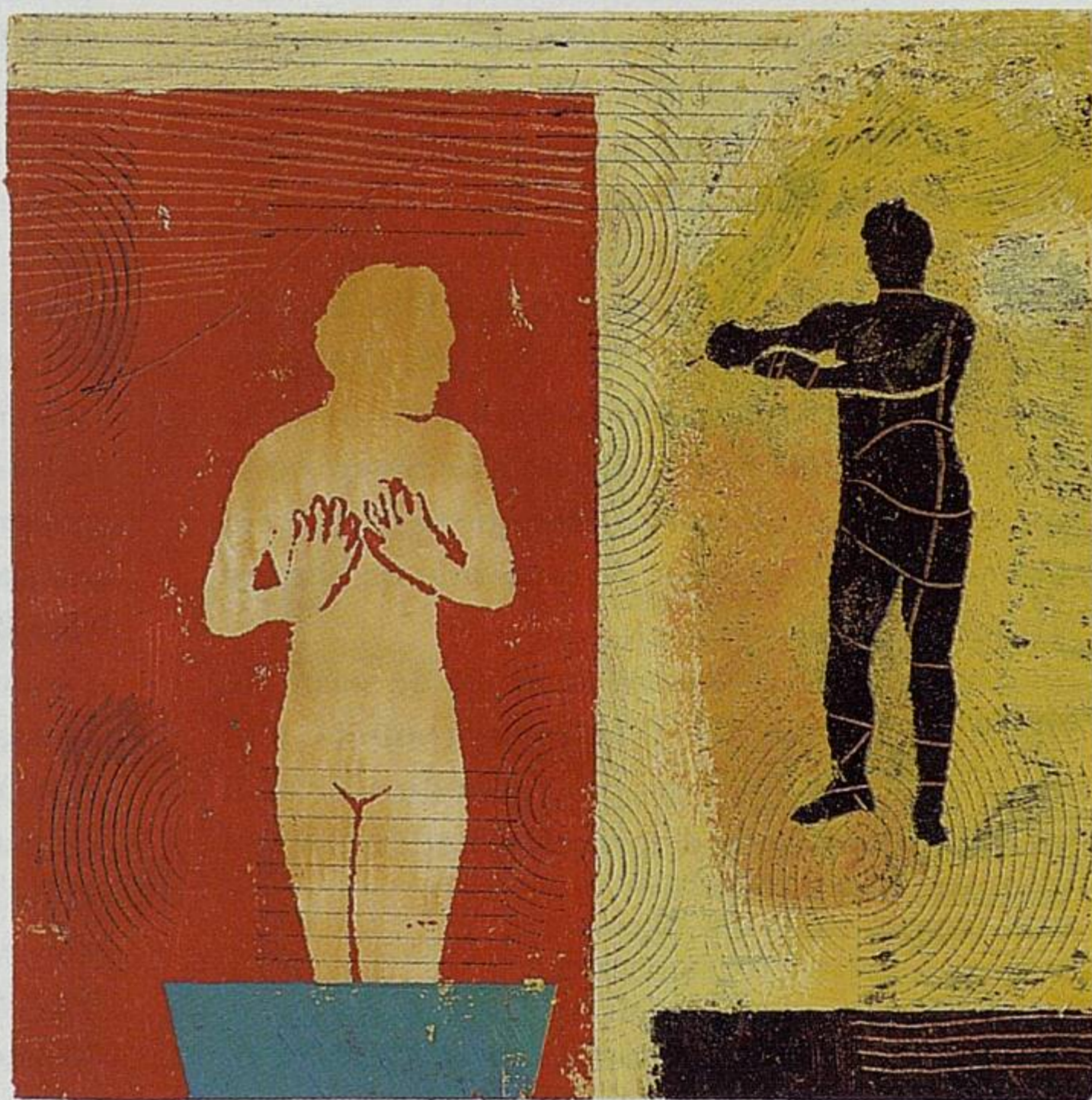
Trois jours plus tard se présenta au magasin María de las Casas la placeuse la plus active du désert. Elle passait pour une placeuse de domestiques, mais en réalité c'était une entremetteuse. Dionisio Manrique sortit du bureau pour que son patron puisse s'exprimer sans entraves. María de las Casas n'en finissait pas de causer. Elle lui parla de trois filles vierges du désert, deux de dix-sept ans et une troisième de seize. Elle les décrivit minutieusement : toutes étaient fortes (vous savez bien que toute créature qui survit dans le désert est forte, lui avait-elle dit) et serviables. La Clara Ribera est plus opulente et attirante que les autres deux mais, en revanche, l'Ana de Cevico sait cuisiner, mieux qu'une professionnelle. Comme au lupanar de la ville, don Bernardo Salcedo commença à ressentir le dégoût de lui-même. C'était là la conversation de deux éleveurs sur le point de conclure un contrat. D'un autre côté, la María de las Casas le rendait malade avec son bavardage. Pour ce qui est d'être propre et plus que propre, aucune ne bat la Máxima Antolín, de Castrodeza ; sa maison et sa personne sont propres comme un sou neuf. Je parie qu'avec n'importe laquelle d'entre elles, Votre Grâce passerait de bons moments, monsieur Salcedo – conclut-elle.

Plus intimidé que stimulé, don Bernardo opta pour la Clara Ribera. Au lit, il aimait bien une fille vive, hardie, dévergondée même. S'il en est ainsi, ajouta María de las Casas, avec la Clara Votre Grâce sera comblée. Monsieur Salcedo convint avec la placeuse qu'il les attendrait le mardi suivant mais qu'il était bien clair qu'en

principe il n'était en aucune façon engagé. Mais quand, quatre jours plus tard, la María de las Casas se présenta au magasin avec la fille, don Bernardo tomba de haut ; la Clara Ribera louchait manifestement et souffrait d'un tic de la bouche, comme un plissement intermittent de la commissure gauche, qui rendait difficile la concentration de l'amant présumé. Où l'embrasser ?

– Cette fille n'est pas vive, elle est nerveuse, María. Avant tout, il faut la faire soigner, il faut qu'un médecin la voie.

La María de las Casas lui souleva la jupe et



montra une cuisse blanche, boudinée, trop mollassonne, trop flasque pour une fille si jeune.

– Voyez cette chair si appétissante, monsieur Salcedo. J'en connais plus d'un qui donnerait une fortune pour la déflorer.

La Clara Ribera regardait le calendrier au mur, le brasero près de ses sandales, le soupirail qui s'ouvrait sur la cour mais elle avait beau parcourir l'entrepôt du regard le plus délicatement possible, son œil gauche n'arrivait pas à se centrer. Apparemment, rien de ce qui se discutait là ne semblait la concerner. La María de las Casas commença à s'impatienter :

– La première chose que doit faire Votre

L'hérétique de Miguel Delibes

Grâce, c'est être franc dans cette affaire : voulez-vous une fille pour batifoler une paire de fois dans la semaine ou une fille à entretenir ?

La question sembla offenser don Bernardo Salcedo :

– A entretenir, bien sûr. Je croyais que Dionisio vous avait mise au courant. J'ai une maison à ma disposition. Je suis une personne sérieuse.

María de las Casas changea d'attitude. La réponse de don Bernardo lui ouvrait de nouvelles perspectives. Elle pensa à la Tita, de Torrelobatón, à la beauté gitane de la Agustina, de Cañizares, à la Eleuteria, de Villanubla. Elle regarda don Bernardo tout excitée :

– Dans ce cas, dit-elle, les choses peuvent s'arranger, même si je ne peux pas passer mon temps à monter et descendre. Il serait préférable que Votre Grâce monte et choisisse.

– Monte où, María ?

– Au désert, don Bernardo. Les filles les plus belles de la contrée sont au désert. Si elles pouvaient se montrer dans les auberges et les tavernes, Votre Grâce peut être certaine qu'il ne resterait plus un seul pucelage. Il faudra aussi que vous voyiez la Délicieuse, à Mazariegos, un beau brin de fille qui va quitter le métier.

– Je préfère qu'elles n'aient pas de surnoms, María de las Casas. Des filles moins connues, plus casanières. Les surnoms, pour tout dire, ne sont pas une bonne façon de présenter une femme qui fait la vie.



Le lendemain, don Bernardo sella Etoile et, pour la deuxième fois en six mois, il monta au désert par la route de Villanubla. La María de las Casas lui avait donné rendez-vous à Castrodeza et, de là-bas, ils rayonneraient vers les autres villages. Mais à Castrodeza, don Bernardo rencontra la Petra Gregorio, une fille timide, aux yeux bleus et malicieux, au corps souple, vêtue modestement, avec sur la tête une natte tressée avec goût qui tranchait sur l'austère pauvreté du mobilier. La famille plut à don Bernardo et il convint avec María de las Casas qu'il consacrerait une semaine à aménager ses appartements et que la semaine suivante il monterait chercher la Petra. A la fin novembre, don Bernardo monta à Castrodeza. Une heure après son arrivée, la Petra Gregorio en croupe et un ballot de ses pauvres affaires contre sa poitrine, il reprit le che-

min du retour avant la tombée de la nuit. Les troupeaux remontaient vers les communaux et à une petite lieue de Ciguñuela, un vol de corneilles s'échappa des genêts. Par trois fois, don Bernardo essaya de faire sortir Petra Gregorio de son silence, sans y parvenir. La jeune fille, bonne amazone, épousait habilement les mouvements de la monture et, de loin en loin, poussait un soupir affligé. A Simancas il faisait nuit noire ; comme l'avait souhaité don Bernardo, et en traversant le pont sur le Pisuerga il demanda à la fille si elle connaissait Valladolid. La réponse ne le surprit pas : elle n'y était jamais venue, comme il ne fut pas surpris que, peu après, la jeune fille reconnût avoir dix-huit ans. Don Bernardo avait réussi à la sortir de son mutisme et quand ils mirent pied à terre sur la plaza de San Juan et qu'il lui montra la maison à la lueur de la lampe, la fille ne cessa de soupirer. Elle n'avait pas peur. Elle le reconnut devant don Bernardo avec insistance et cela le soulagea. Puis il la fit asseoir sur le banc et l'aida à se débarrasser de la pelisse qu'elle avait enfilée pour le voyage. Don Bernardo, depuis un bon moment, s'efforçait de s'exciter, mais jusque-là il n'avait ressenti pour la fille que de la compassion. Si docile, si silencieuse, si résignée, don Bernardo Salcedo se demandait ce que la Petra Gregorio devait éprouver en ce moment, de la tristesse, de la nostalgie ou de la déception ? Son visage ne montrait aucune émotion et quand don Bernardo l'avertit que la maison était un immeuble et qu'elle avait des voisins au-dessus, au-dessous et sur les côtés, elle sourit et elle haussa les épaules. Puis don Bernardo tenta maladroitement de l'embrasser, mais la raideur de Petra et une certaine odeur de bouc le firent reculer. Par association d'idées, il la conduisit dans la pièce où se trouvait la baignoire de laiton et il lui expliqua quel en était l'usage. Il fallait se baigner, lui dit-il, au moins une fois par semaine ; et tous les jours, sans faute, les pieds et le derrière. La fille acquiesçait sans cesser de soupirer. Don Bernardo lui montra le garde-manger rempli de nourriture puis il la laissa seule.

Le lendemain soir, il revint la voir. Il pensait que la Petra Gregorio aurait oublié sa nostalgie, mais don Bernardo la trouva dans les vêtements de la veille, sanglotant, inconsolable, sur un tabouret de la cuisine. Elle n'avait pas mangé. Les aliments du garde-manger étaient intacts. Salcedo encouragea la fille à sortir mais elle se réfugiait dans son fichu comme une petite vieille :

L'hérétique de Miguel Delibes

—Je pense à mon village, don Bernardo. Je n'y peux rien.

Don Bernardo lui parla sérieusement. Il lui dit qu'ils ne pouvaient pas continuer ainsi, qu'il fallait qu'elle reprenne courage, que le jour où elle serait en forme ils passeraient de bons moments ensemble mais, quand il revint le lendemain, il la trouva en train de pleurer doucement à l'endroit même où il l'avait laissée. C'est alors que Bernardo Salcedo commença à admettre qu'il s'était trompé et qu'il était urgent d'envoyer un courrier à María de las Casas pour qu'elle la reprenne.

Le soir suivant, cependant, il trouva la Petra changée. Elle avait cessé de pleurer et elle répondait aux questions avec célérité. Elle avait fait la connaissance de la voisine d'en face, native de Portillo et mariée à un apprenti ébéniste. Toutes les deux avaient évoqué des souvenirs de leurs villages et la matinée était passée en un éclair. La Petra Gregorio se montra même moins intraitable et moins farouche quand don Bernardo essaya de la caresser. Il l'encouragea, une nouvelle fois, à sortir dans la rue, à aller voir les boutiques, à assister aux neuvaines de San Pablo, très animées. Et, pris d'un attendrissement subit, il lui donna cinq ducats tout neufs pour qu'elle s'habille. Ce geste fut l'argument décisif. La Petra s'agenouilla et elle se mit à embrasser encore et encore la main bienfaitrice. Don Bernardo l'aida à se relever : Tu dois t'acheter une jupe neuve, de beaux justaucorps et une robe à colerette transparente ; et puis aussi des bagues, des bracelets, des colliers qui orneront ton beau corps, dit-il. Les yeux bleus de la Petra Gregorio brillaient ; des yeux dont, les jours précédents, don Bernardo avait craint qu'ils ne fondent à cause de sa peine. Finalement, la Petra Gregorio est comme toutes les femmes, pensa don Bernardo. A un moment précis, il la vit si souriante et si pleine d'entrain qu'il pensa l'emmenner jusqu'au grand lit acheté pour l'occasion, puis il décida qu'il était préférable d'attendre le lendemain. Avec ses vêtements neufs et ses bijoux, la fille se montrerait plus ouverte et plus généreuse.

Il la retrouva vêtue d'une robe simple avec un large décolleté qui, sous la colerette transparente, laissait entrevoir la naissance des seins. Elle portait un grand collier, des pendants bon marché et des bracelets à pendeloques. Quand elle le vit entrer, elle leva les bras en souriant, comme pour l'accueillir. Son ancienne lascivité, absente depuis une

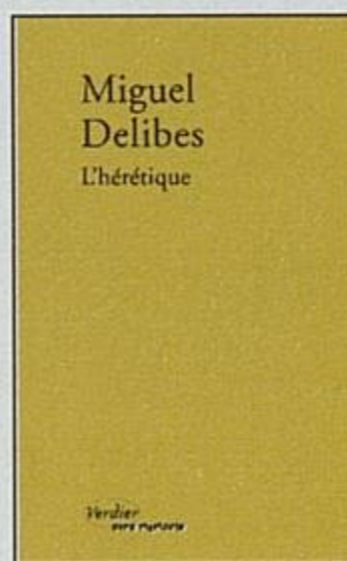
semaine, semblait reprendre possession de don Bernardo : Tu vas bien, fillette ? lui demanda-t-il en confiant sa courte cape à la jeune fille. Il la prit par la taille. Tu es très belle, Petra. Tu es très bien habillée. Elle lui demanda si elle lui plaisait et elle l'appela Votre Grâce. Oh ! Votre Grâce ! dit-il. Tu dois oublier cette formule. Tu m'appelleras Bernardo. La fille souriait avec malice ; alors il eut une idée lumineuse : Que dirais-tu si papa te montrait comment on se sert de la baignoire ? Elle avoua qu'elle s'était baignée la veille. Peu importe, peu importe, et puis ce n'est pas mal de se baigner tous les jours, ma fille, quoi qu'en disent les médecins. Il l'entraîna par la taille le long du couloir et il s'arrêta à la cuisine. Il lui montra une cuvette d'eau près de la desserte et il lui ordonna de la faire chauffer. Quand l'eau fut chaude, don Bernardo utilisa la technique qui, en ses jeunes années, ne l'avait jamais déçu pour déshabiller une fille.

Ce texte est extrait de L'hérétique de Miguel Delibes, traduit de l'espagnol par Dominique Blanc. Copyright Éditions Verdier.

le livre

L'HÉRÉTIQUE

par Miguel Delibes
512 p., Verdier
125 F



Si frêle que les servantes se demandèrent s'il n'avait pas sous la peau des arêtes, Cipriano, dit *L'hérétique*, naît en 1517 à Valladolid. Sa mère meurt en couches et son père, un négociant prospère, découvre courroucé un enfant qu'il n'aimera jamais. La même année, à Wittenberg, sur l'Elbe, Martin Luther placarde ses « 95 thèses » contre les indulgences. Cette concordance des temps, cette coïncidence de l'an, Cipriano l'appréciera en grandissant. Il en fera son destin, son risque, sa fierté. Devenu comme son père un commerçant fortuné, il rallie en effet la cause des protestants alors qu'ils tentent clandestinement d'infiltrer

l'Espagne. Cette histoire, si fine que l'on se demande si Delibes ne fut pas horloger suisse dans une vie antérieure, est bien plus qu'une saga historique : un traité des passions de l'âme, un plaidoyer chanté pour la liberté de conscience, une jubilation puissante, toujours claire de son et souple de langue qui convoque à cœur et à corps des êtres en proie à eux-mêmes et plus encore au monde. De Miguel Delibes né en 1920 et choisi par Bernard Rapp pour clore son cycle *Un siècle d'écrivains* sur France 2, cinq romans, cinq petits bijoux d'observation immobile, furent traduits précédemment : *Les saints innocents*, *Le chemin*, *Le fou*, *Dame en rouge sur fond gris*, *Les rats*. Celui-ci, le plus vaste, le plus tendrement, follement humain, est carrément un chef-d'œuvre. C.A.



Sommaire

Mercredi 22 mars 2000. N° 2619

Couverture : Maison d'arrêt de Bois-d'Arcy, photo Patrick Artinian/Contact Press Images, pour *Télérama*

Ça va mieux en le disant **7**

Dossier

Reportage à Bois-d'Arcy, quartier des mineurs **12**

Visite de la prison **14**

La journée d'un détenu **16**

Portfolio **21**

Entretien avec le responsable du quartier des mineurs **34**

Entretien avec un juge des enfants **39**

Eclats 46

Cinéma

Nadia et les hippopotames, de Dominique Cabrera ; entretien avec la réalisatrice et portrait de Marilyne Canto, actrice **48**

Hurricane Carter, de Norman Jewison **55**

Un dérangement considérable, de Bernard Stora, vu par un entraîneur de football ; critique du film **56**

Films nouveaux : *Bulworth* ; *Cybertr@que* ; *Pan Tadeusz (Quand Napoléon traversait le Niemen)* ; *Le Libertin* ; *L'Œuvre de Dieu, la part du diable* ; *Garage Olimpo* ; *Les Cendres d'Angela* **58**

Livres, art, humour, théâtre

Entretien avec le romancier castillan Miguel Delibes **64**

Dernières parutions **69**

La poésie sonore au Printemps des poètes **72**

Entretien avec Bruno-Nassim Aboudrar, auteur de *Nous n'irons plus au musée* **76**

Art : « Les papiers libres », une expo de Raymond Humbert à Troyes **78**

Portrait de Bziz, comique marocain **80**

L'Avare, de Molière, à la Comédie-Française ; *Les Quatre Jumelles*, de Copi, au Théâtre de la Tempête **82**

Musique

Le retour des Rita Mitsouko **84**

Rencontre avec Christian Zacharias, qui joue Mozart **86**

Les disques **88**

Télévision

L'inquiétude des journalistes russes à la veille de l'élection présidentielle **94**

Exodes, trente documentaires de trois minutes sur des photos de Sebastião Salgado **98**

Un concert-atelier de Pierre Boulez sur La Cinquième **103**

Ciné-télé : *Hitler... connais pas !*, de Bertrand Blier **106**

Ecrans, l'actualité du multimédia **108**

Mon œil, par Alain Rémond **110**

Les bonheurs de la semaine télé **112**

Les films de la semaine **114**

Programmes et commentaires **117 à 173**

Radio

Portrait de l'écrivain Pierre Guyotat **174**

Le magazine : chorégraphie inspirée de *Là-bas si j'y suis* ; Journée Bach ; chronique œnologique sur BFM **176**

Programmes et commentaires **178 à 187**

Talents

(formation, emploi) **188 à 205**

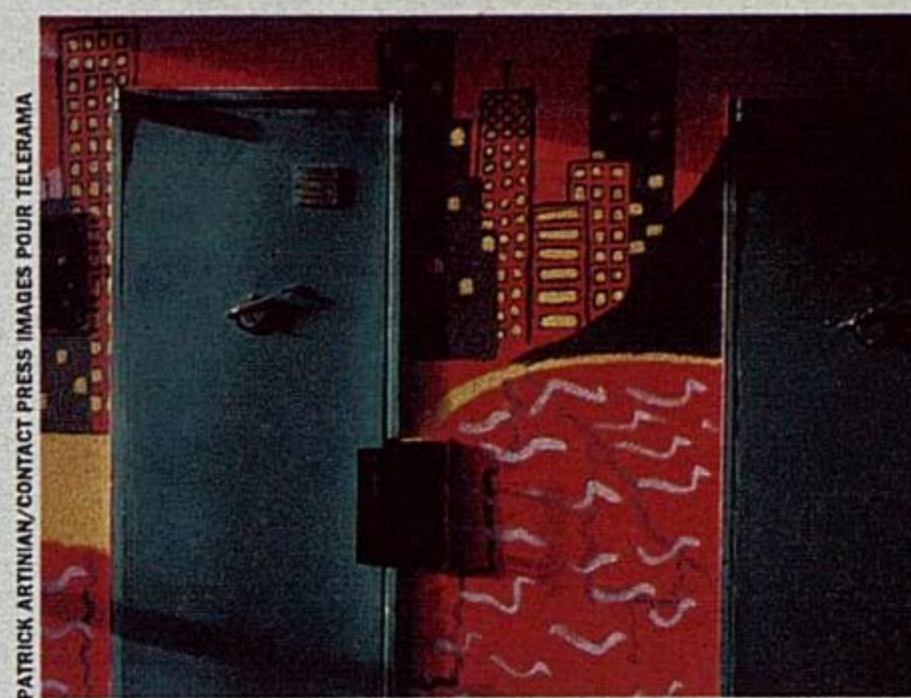
Mots croisés **204**

Ce numéro comporte sur la totalité du tirage un encart central Bouygues de 8 pages et un leaflet Mobicart collé page 35. Un encart Lyonnaise Câble de 6 pages prépliqué page 34 pour l'édition parisienne. Un mailing Fleurus porte-adresse (2 versions) posé en aléatoire pour 150 000 abonnés de la province. Editions régionales sur les départements 60, 75, 77, 78, 91, 92, 93, 94, 95, *Télérama Paris*, folioté de I à XXXII.

La diffusion payante du numéro 2616 du 1^{er} mars 2000 a été sur la France de 682 900 exemplaires.

12

Ils sont une quarantaine, âgés de 13 à 17 ans, détenus dans des cellules de 9 m². Accompagnés d'un photographe, nous les avons suivis au parloir, en promenade, au mitard... **Quinze jours en prison**, notre grand dossier.



PATRICK ARTINIAN/CONTACT PRESS IMAGES POUR TELERAMA



DUNN MEAS

48

Quand une RMIste rencontre des cheminots en grève. Avec **Nadia et les hippopotames**, Dominique Cabrera ébranle les cloisons sociales.

MD

64

Pour échapper à la censure franquiste, le journaliste **Miguel Delibes** s'est mis à écrire des romans : depuis 1947, il conte en humaniste la vie du petit peuple castillan.



EL PAIS



EMMANUEL PERRIN POUR TELERAMA

84

Ils ont lancé **Les Rita Mitsouko** il y a près de vingt ans. Pas de doute, Catherine Ringer et Fred Chichin, « *ils sont parfaits l'un pour l'autre* » !

94

Chassez le KGB, il revient au galop. Face aux pressions, aux rapt, à la censure, les **journalistes russes** s'inquiètent. En sous-main, un seul homme, Vladimir Poutine, ancien chef de la police secrète.



CORBIS SYGMA

FUNDACIÓ MIGUEL DELIBES

Miguel Delibes, journaliste et écrivain

Entretien Il a mis dans ses livres ce que les franquistes censuraient dans ses articles : son humanisme. En contant la vie du petit peuple castillan.

Castille, dictature et cicatrices



MD

Longtemps les écrivains espagnols vivant sous la dictature de Franco ont été suspectés de cautionner le pouvoir en place. Sans même vouloir les connaître, on leur a préféré les morts héroïques (Federico García Lorca), les exilés orgueilleux (Antonio Machado, Rafael Alberti), ou, à défaut, la bouillonnante diversité des écrivains latino-américains, occupés à dynamiter le récit traditionnel dans la belle langue héritée de Cervantès... Est-ce pour cette raison que le romancier Miguel Delibes, né à Valladolid en 1920, n'a pas connu en France la notoriété qu'auraient dû entraîner sa prolixité (plus de cinquante ouvrages publiés !) et la puissance poétique de son œuvre, tout entière tournée vers le petit peuple de Castille, dont il a inlassablement conté la vie quotidienne sous la dictature franquiste (1936-1975) ?

Peu ou mal traduit jusqu'en 1990, Delibes fait heureusement l'objet d'une réédition intégrale grâce aux éditions Verdier, qui ont déjà publié des chefs-d'œuvre comme *Femme en rouge sur fond gris*, *Les Rats*, *Le Chemin*, *Le Linceul* et, tout dernièrement, *Vieilles Histoires de Castille* et *L'Hérétique*, son dernier roman. Les livres de Delibes ont le parfum de ces terres ingrates et odorantes, la beauté âpre de ces parties de chasse ou de pêche où le paysan exploité résiste à ses malheurs tout en communiant avec la nature et l'univers.

Au huitième étage d'un immeuble moderne de Valladolid, l'écrivain nous reçoit avec un œil bleu et amusé, même si le hante très fort le sentiment d'une vieillesse sans panache. Une vieillesse « de canapé à fauteuil » qui l'effraie, mais dont il oublie la sourde menace dès qu'il commence à parler de ce qu'il aime.

TELERAMA : *Vous êtes le chantre de la Castille, véritable cœur de l'Espagne. Mais votre patronyme, Delibes, comme celui du compositeur Léo Delibes, l'auteur de Sylvia et de Coppélia, n'a rien d'ibérique... Quelles sont vos origines ?*

MIGUEL DELIBES : Je suis né à Valladolid et, à part quelques voyages en Europe et en Amérique, ne l'ai jamais quittée. Mon grand-père était français. Il appartenait à une célèbre école d'ébénisterie de Toulouse. Un beau jour, il décida de venir en Espagne exercer son art. La réalisation dont il a été le plus fier fut une importante « ingénierie de bois », un véritable plancher amovible conçu pour le théâtre Calderón de Valladolid : le parterre de fauteuils s'ouvrait en son milieu, tournait sur deux axes, escamotant les fauteuils et dégagant une grande piste de danse. On y célébrait les bals de carnaval au XIX^e siècle... Mon grand-père n'était pas très expansif ; il n'est jamais retourné en France, n'a jamais pris la peine d'apprendre le français à ses trois enfants. Mon père était de la même trempe. Sa seule passion était la chasse. Très vite, il m'a

confié une carabine avec laquelle j'ai taquiné mes premières perdrix, mes premiers lapins.

TRA : *Votre père a compté dans votre imaginaire d'écrivain ?*

M.D. : Il est une des figures majeures de ma vie. Enfant, j'étais timide, secret, terrorisé par l'idée de la mort et par l'avenir. Ce n'est pas ma propre mort qui m'effrayait, mais celle de ce père marié sur le tard, à 42 ans, et que je trouvais bien vieux avec mes yeux d'enfant. C'était une peur irraisonnée, semblable à celle d'un chiot. Toute ma vie affective, matérielle, ludique dépendait de cet homme-là. En réalité mes craintes n'étaient pas fondées. Mon père avait une sacrée résistance : il est mort à 81 ans en pêchant la truite, comme un homme, debout ; pas comme moi, son fils, qui finirai dans un fauteuil, comme une loque.

TRA : *Comment êtes-vous devenu écrivain ?*

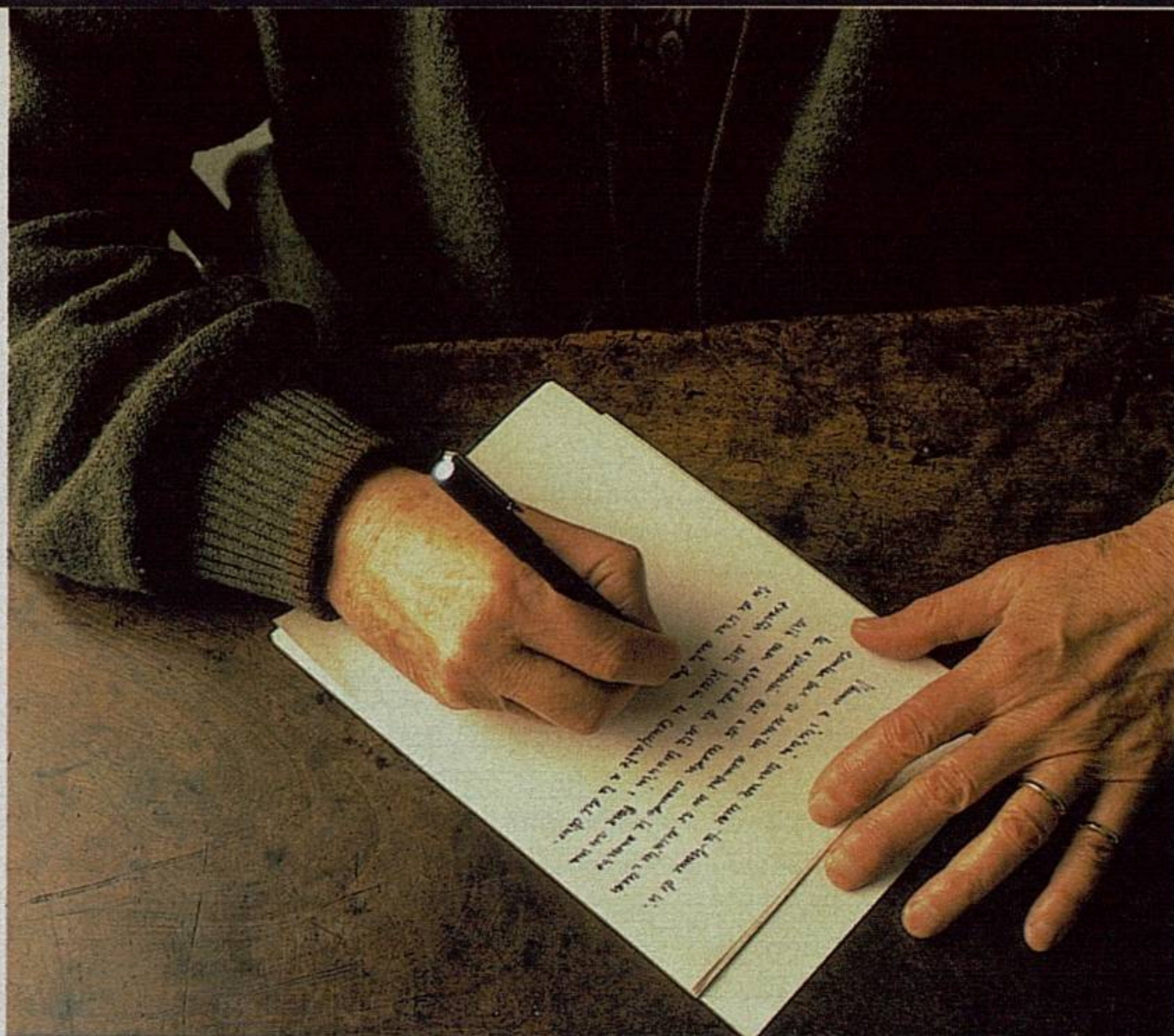
M.D. : Avant de passer à l'écriture, j'ai fait des études de droit marchand. J'ai même passé des concours et obtenu une chaire à l'université dans cette discipline. C'est fou ce qu'on peut s'encombrer de choses inutiles dans la vie ! Ensuite, j'ai envoyé tout promener et suis entré en 1940 au journal *El Norte de Castilla* comme caricaturiste. J'ai toujours aimé dessiner les membres de ma famille, mes profs, mes copains de classe. J'ai continué à exercer ce petit talent pour gagner ma vie. Mais le journalisme offre bien des opportunités et j'ai tâté de toutes les rubriques. Sauf la politique, car sous la dictature franquiste, il n'y avait pas mille façons d'écrire et les plumes des éditorialistes étaient sous surveillance ! Mais j'ai pu m'exprimer dans divers domaines. J'ai écrit des carnets de voyages, des critiques de cinéma dans les colonnes du *Norte*. Puis j'ai pris conscience que le journalisme était le brouillon de la littérature : si l'on prend le temps pour creuser tel ou tel sujet, il peut devenir littérature.

TRA : *C'est ainsi qu'est né votre premier roman ?*

M.D. : Le sujet de mon premier roman (1), je l'ai porté depuis l'enfance. Il raconte cette angoisse dont je parlais face à la mort de mon père, cette crainte d'assister à la disparition de ceux que l'on aime. Je me suis donc mis à écrire sur ce thème sans en parler à personne. Le manuscrit terminé, je l'ai envoyé au jury du prestigieux prix Eugenio-Nadal, qui se tient à Barcelone et qui couronne un

Miguel Delibes à la chasse.
« Je suis comme les arbres :
je pousse où l'on me
plante. Rien d'original donc
si j'écris sur les paysages
de mon existence. »

MD



« C'est un devoir de s'engager. La littérature a souvent fait bouger la société. »

► texte non publié. Je me souviens des comptes rendus des délibérations du jury que je voyais arriver dans les dépêches, au journal. Quand j'ai vu que j'étais un des deux finalistes, j'ai pensé qu'il fallait en parler aux camarades du Norte. Ils n'en revenaient pas. Et j'ai gagné le prix. C'était en 1947.

TRA : Comment êtes-vous passé de la caricature d'humour aux humeurs de l'écriture ?

M.D. : Il n'y a jamais eu pour moi de fossé entre les deux. La caricature est l'art d'exprimer en quelques traits la personnalité, le comportement de la personne qu'on croque. L'écriture romanesque est identique. Il faut toujours garder cette distance qu'on appelle ironie ou humour et qui permet de raconter une histoire sans s'y perdre : j'aime la vivacité du trait et la vivacité de la phrase qui vont tous deux droit au but.

TRA : Après le succès de votre premier livre, vous abandonnez votre travail de caricaturiste, mais pas le journalisme...

M.D. : Le journalisme tel que je l'ai exercé ensuite, du côté de la direction plutôt que de celui de l'écriture, m'est apparu comme essentiel. J'avais créé une colonne dans mon journal qui s'appelait « Ideas ajenas » (Idées étrangères), dans laquelle je faisais une véritable revue de presse des propos que l'on tenait à l'étranger sur la situation en Espagne. S'il était alors impossible de parler directement de politique intérieure, en reprenant ce que l'on publiait ailleurs, en jouant à cache-cache avec la censure on y parvenait. Parfois je me faisais interdire. Ces années ont été épuisantes.

TRA : Vous aviez 16 ans lorsque Franco a pris le pouvoir. Qu'a représenté pour vous la guerre d'Espagne ?

M.D. : La guerre civile nous a tous saccagés, tant sur un plan personnel que sentimental. Elle a volé la vie des uns, l'intégrité des autres, la vieillesse de certains, l'enfance de bon nombre d'entre nous. Moi, elle a détruit mon adolescence. Entre 15 et 19 ans, je n'ai rien fait de ce que devrait normalement faire un garçon de cet âge. Et les cicatrices laissées par la guerre ne font que se réveiller avec l'âge. Aujourd'hui, l'horreur de cette époque est pour moi plus vive que la violence de notre actua-

“La guerre civile nous a tous saccagés. L'horreur de cette époque est pour moi plus vive que la violence de notre actualité.”

lité. Le pire étant sans doute l'idée que tout cela aurait très bien pu être évité...

TRA : Pensez-vous que la censure franquiste vous a contraint à inventer un mode d'écriture différent ? Vos confrères écrivains ont souvent évoqué une sorte d'« autocensure » spontanée...

M.D. : La barrière de la censure n'était pas uniforme. Les censeurs étaient plus sévères avec le cinéma, la radio et le journalisme qu'avec la poésie. Leur dureté était proportionnelle à la diffusion des textes. Ainsi, pour moi, le journalisme s'est avéré plus difficile à pratiquer sous le franquisme que l'écriture romanesque. Je me souviens de m'être fait censurer une série d'articles consacrés aux problèmes de la Castille, à la puissance des grands propriétaires, au désespoir des paysans, alors qu'au même

moment les mêmes censeurs m'ont laissé publier *Las Ratas* (*Les Rats*), un roman qui traite du même sujet.

TRA : En tant qu'écrivain, avez-vous eu maille à partir avec eux ?

M.D. : Le romancier pouvait ruser... Il fallait éviter le choc frontal. Je n'ai jamais renoncé à dire ce que je voulais dire mais je faisais attention à la façon de le dire. Dans mon roman *Cinq Heures avec Mario*, j'ai fait parler un des protagonistes à la manière de Franco. C'était bien sûr avec ironie, en utilisant ses clichés, ses expressions, ses tics de langage. Le vrai sens du texte était là, dans la forme, pas dans le fond, que seul un lecteur peu avisé pouvait prendre pour argent comptant. Pour être juste, il me faut ajouter que plus on était connu, moins on était inquiété. Une interdiction touchant un écrivain célèbre pouvait donner une mauvaise image de marque du régime. Mon deuxième roman a subi une trentaine de coupes, et mon sixième, une seule.

TRA : Peut-être parce que vous aviez, aussi, progressé dans votre art du cache-cache avec les censeurs...

M.D. : Certainement. Les écrivains ont tous appris à laisser traîner quelques appâts dans leurs livres, des paragraphes superflus, délibérément provocateurs et surtout parfaitement repérables. Ainsi, pris par ces choses qui leur sautaient aux yeux, les censeurs oubliaient de regarder d'autres pages plus subversives. Il fallait nourrir la gourmandise de la censure, lui donner un os à ronger.

En définitive, cette partie de cache-cache était devenue un jeu.

TRA : Quelles lectures et admirations littéraires vous ont donné envie d'écrire ?

M.D. : Mais tous les auteurs, depuis la Bible, ont de l'influence sur n'importe quel écrivain ! A mon âge, je ne peux plus préciser quel livre m'a le plus marqué à telle ou telle étape de ma vie. Je peux juste avouer que Stendhal, Proust, Steinbeck, Dos Passos, Pío Baroja ou Faulkner ont laissé en moi une empreinte indélébile.

TRA : Comme Faulkner, vous écrivez d'un lieu...

M.D. : Oui, je suis comme les arbres : je pousse où l'on me plante. Rien d'original donc si j'écris sur les paysages qui sont ceux de mon existence !

► Presque tous mes livres parlent de la Castille. Même dans *L'Hérétique*, qui traite d'un sujet historique – la pénétration de la Réforme en Espagne –, il est question de la Castille. Ce n'est pas un hasard si j'ai abordé ce thème à travers le groupe luthérien du Dr Cazalla, qui, au XVI^e siècle, se réunissait à Valladolid...

TRA : *Peut-on dire que L'Hérétique est une fable, que vous y racontez le passé pour mieux dire le présent ?*

M.D. : Bien sûr ! Mon roman n'est pas une simple évocation d'une Inquisition toute-puissante qui écrasait les hérétiques luthériens. Il dénonce l'intolérance, toutes les formes d'intolérance, ici et maintenant. Aussi bien celle de l'Eglise catholique actuelle que celle des nationalistes. Deux exemples : il est absurde qu'au XXI^e siècle Rome refuse aux femmes de dire la messe sous prétexte qu'il y a deux mille ans, dans un contexte économique et social à dix mille lieues du nôtre, Jésus n'a fait appel qu'à des hommes pour propager sa parole ! Tout comme il est impensable qu'au moment où l'on construit l'unité européenne des nationalistes basques posent des bombes pour exiger d'être séparés d'un pays, l'Espagne, avec lequel le Pays basque

vit et commerce depuis des temps bien antérieurs à l'unité espagnole.

TRA : *Le rôle de l'écrivain est-il de témoigner, de protester ?*

M.D. : C'est un devoir. Les grandes révolutions, française, russe, sont nées dans les livres, dans la tête et les écrits des intellectuels. C'est l'*Encyclopédie* de Diderot qui a entraîné la Révolution française. La littérature a souvent fait bouger la société.

TRA : *Faire bouger la société est-il encore un des objectifs de la jeune littérature d'aujourd'hui ?*

M.D. : Le renoncement des écrivains actuels à traiter de grands sujets éternels est une calamité ! Car le roman y perd. Ici, en Espagne, les romanciers de la jeune génération écrivent sur leurs problèmes d'identité, de sexe ou de famille. L'étroitesse de leur inspiration est un problème. On finit par avoir l'impression de lire toujours le même livre. On perd cette ampleur, cette force extraordinaire qui reste pour moi l'essence même de la littérature. Mais personne n'ose dénoncer ce genre de choses. Tout le monde a peur d'être traité de vieux schnock. Notez bien qu'il reste de grands jeunes écrivains chez nous. Comme Muñoz Molina (2), que j'admire infiniment.

TRA : *Mais un auteur n'écrit-il pas aussi, surtout, pour se comprendre lui-même ?*

M.D. : Vous avez raison, j'écris pour chercher mon identité. Tout le monde est à la recherche de son identité, pas seulement les écrivains et les artistes. Chacun veut comprendre les circonstances politiques, historiques, sociales, individuelles qui l'ont fait lui et pas un autre. *L'Hérétique* évoque ainsi l'Espagne du XVI^e siècle, en gros celle de Don Quichotte, et qui n'est, à y regarder de près, pas si éloignée de celle du XX^e siècle... J'y ai découvert les premiers balbutiements de l'Europe : le commerce de la laine avec Bruges, via Burgos et la flottille française menacée par les corsaires... J'ai mis dans ces pages une admiration non déguisée pour le luxe et le bon goût français... Finalement, j'ai refait mon voyage familial à l'envers ●

Propos recueillis par

Michèle Gazier et Xavier Lacavalerie

(1) *La sombra del ciprés es alargada* (« L'ombre du cyprès est couchée »), non disponible en français.
(2) Les derniers titres de Muñoz Molina sont parus au Seuil.

L'Hérétique, de Miguel Delibes. Traduit de l'espagnol par Dominique Blanc. Ed. Verdier, 475 p., 125 F. **Vieilles Histoires de Castille**. Traduit de l'espagnol par Rudy Chaulet. Ed. Verdier, 58 p., 50 F.

MD

Tout l'art du monde



LE JOURNAL

Le Journal des Arts, le seul journal d'actualité de l'art.

Des informations venues du monde entier, introuvables ailleurs : reportages, enquêtes, analyses et points de vue sur les arts plastiques, l'archéologie, l'architecture, le design, la photographie... et tous les aspects du marché de l'art.

Un vendredi sur deux, 22 fois par an, 25 F.



L'autre approche de l'art.

Tout en couleurs, L'Œil privilégie l'image.

Ouvrir L'Œil, c'est s'embarquer pour un voyage au cœur de la création, de la peinture ancienne au design contemporain.

Ses partis pris et ses calendriers vous permettent de mieux faire votre choix parmi les multiples manifestations artistiques du monde entier.

Le dernier samedi du mois, 10 fois par an, 39 F.



LE SITE

artindex.tm.fr, premier portail français du monde de l'art.

Un ensemble d'informations et de services actuellement unique sur le Net. Tous les aspects de l'art et de son marché : magazine actualisé chaque jour, calendrier des 5 000 expositions dans le monde, des ventes aux enchères, annuaires du marché, archives du Journal des Arts, réseau des sites partenaires, boutique, newsletter, club artindex...

24 heures sur 24, artindex.tm.fr, accès gratuit.

TRADUCCIÓN

24
TELÉRAMA - 25 al 31 Marzo 2000

Miguel Delibes, periodista y escritor

Entrevista: Ha llevado a sus libros lo que los franquistas censuraban en sus artículos: su humanismo. Contando la vida del pueblo castellano humilde

CASTILLA, DICTADURA Y CICATRICES

Durante mucho tiempo los escritores españoles que vivían bajo la dictadura de Franco han sido sospechosos de apoyar al poder. Sin querer siquiera conocerles, se ha preferido a los muertos heroicos (Federico García Lorca), a los orgullosos exiliados (Antonio Machado, Rafael Alberti), o, en su defecto, a la burbujeante diversidad de escritores latinoamericanos, ocupados en dinamitar el relato tradicional en la hermosa lengua heredada de Cervantes... ¿Es ésta la razón de que el novelista Miguel Delibes, nacido en Valladolid en 1920, no haya conocido en Francia la notoriedad que hubieran debido entrañar su prolijidad (¡más de 50 obras publicadas!) y la fuerza poética de su obra, que gira por completo sobre el pueblo humilde de Castilla, del que ha contado incansablemente la vida cotidiana bajo la dictadura franquista (1936-1975)?

Poco o mal traducido hasta 1990, Delibes felizmente es objeto de una reedición integral gracias a ediciones Verdier, que ya ha publicado obras maestras como "Mujer de rojo sobre fondo gris", "Las ratas", "El camino", "La mortaja" y, últimamente, "Viejas historias de Castilla la Vieja" y "El hereje", su última novela. Los libros de Delibes tienen el perfume de esas tierras ingratas y olorosas, la belleza áspera de esas partidas de caza o de pesca donde el campesino explotado resiste a sus infortunios comulgando con la naturaleza y con el universo.

En el octavo piso de un inmueble moderno de Valladolid, el escritor nos recibe con un ojo azul y divertido, incluso si le atormenta mucho el sentimiento de una vejez sin lustre. Una vejez "del sofá al sillón" que le asusta, pero cuya sorda amenaza olvida cuando comienza a hablar de lo que le gusta.

TELÉRAMA: Es usted el cantor de Castilla, verdadero corazón de España. Pero su patronímico, Delibes, como el del compositor Léo Delibes, el autor de Sylvia y Coppélia, no tiene nada de ibérico... ¿Cuáles son sus orígenes?



TÉLEBAJA - 27 de Mayo de 1958

TELEBAJA

Miguel Delibes, periodista y escritor

Enfrenta. Ha llevado a sus libros lo que los franquistas censuraban en sus articu- los: su humanismo. Contando la vida del pueblo castellano humilde

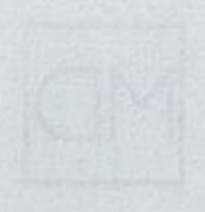
CASTILLA, DICTADURA Y CIGARRILLOS

Durante mucho tiempo los escritores españoles que vivían bajo la dictadura de Franco han sido sospechosos de ser oír al poder. Sin querer siquiera conocer las, se ha pretendido a los muertos heroicos (Federico García Lorca), a los orgu- llosos exiliados (Antonio Machado, Rafael Alberti), o, en su defecto, a la burbu- jante diversidad de escritores latinoamericanos, ocupados en disminuir el relato tradicional en la hermosa lengua heredada de Cervantes... ¿Es ésta la razón de que el novelista Miguel Delibes, nacido en Valladolid en 1920, no haya conocido en Franco la notoriedad que hubieran debido atraerle su prodigiosa (más de 50 otras publicadas) y la fuerza poética de su obra, que gira por completo sobre el pueblo humilde de Castilla, del que ha contado incansablemente la vida coti- diana bajo la dictadura franquista (1936-1975)?

Poco o mal traducido hasta 1980, Delibes felizmente es objeto de una traducción integral gracias a ediciones Verber, que ya ha publicado otras maestras como "Mujer de rojo sobre fondo gris", "Las ratas", "El camino", "La montaña y el di- namita", "Viajes históricos de Castilla la Vieja" y "El hereje", su última novela. Las obras de Delibes tienen el perfume de esas tierras ingráta y olorosas, la belleza áspera de esas partidas de caza o de pesca donde el campesino explo- rado resiste a sus infortunios empujando con una naturalidad y con el universo.

En el octavo piso de un inmueble moderno de Valladolid, el escritor nos recibe con un ojo azul y divertido, incluso si la enfermedad mucho el sentimiento de una vejez sin lustre. Una vejez "del sótano al sillón" que le asusta, pero cuya soledad amenaza dividida cuando comienza a hablar de lo que le gusta.

¿Por qué? Es usted el cantor de Castilla, verdadero corazón de España. Pero su patrónmico, Delibes, como el del compositor Leo Delibes, el autor de Sylvia y Coppélia, no tiene nada de italiano... ¿Cuáles son sus orígenes?



MIGUEL DELIBES: Yo nací en Valladolid y, aparte de algunos viajes a Europa y a América, nunca lo he dejado. Mi abuelo era francés. Pertenecía a una célebre escuela de ebanistería de Toulouse. Un buen día, decidió venir a España a ejercer su arte. La realización de la que se sintió más orgulloso fue un importante "ingenio de madera", un verdadero suelo amovible concebido para el teatro Calderón de Valladolid: el patio de butacas se abría en su centro, giraba sobre dos ejes, salvando las butacas y liberando una gran pista de baile. Allí se celebraban los bailes de carnaval en el siglo XIX... Mi abuelo no era muy expansivo; nunca volvió a Francia ni se tomó el trabajo de enseñar francés a sus tres hijos. Mi padre tenía el mismo carácter. Su única pasión era la caza. Muy pronto me confió una carabina con la que tiré mis primeras perdices, mis primeros conejos.

TRA: ¿Se encuentra su padre en su imaginario de escritor?

M.D.: Es una de las figuras más importantes de mi vida. De niño yo era tímido, callado, y estaba aterrorizado por la idea de la muerte y por el futuro. No era mi propia muerte lo que me asustaba, sino la de ese padre casado tardíamente, a los 42 años, y a quien yo encontraba tan viejo con mis ojos de niño. Era un miedo irracional, como el de un cachorro. Toda mi vida afectiva, material, lúdica dependía de este hombre. En realidad mis temores no eran fundados. Mi padre tenía una resistencia imponente: murió a los 81 años pescando truchas, de pie, como un hombre; no como yo, su hijo, que terminaré en un sillón, como un pingajo.

TRA: ¿Cómo se hizo usted escritor?

M.D.: Antes de pasar a la escritura, estudié Derecho Mercantil. Hice incluso oposiciones y obtuve una cátedra de esta disciplina en la universidad. ¡Con cuántas cosas inútiles podemos cargarnos en la vida! Luego eché todo a rodar y entré en 1940 en el periódico "El Norte de Castilla" como caricaturista. Siempre me gustó dibujar a los miembros de mi familia, a mis profesores, a mis compañeros de clase. Seguí ejerciendo esta habilidad para ganarme la vida. Pero el periodismo ofrece muchas oportunidades y probé todas las rúbricas. ¡Excepto la política, pues bajo la dictadura franquista no era fácil escribir y las plumas de los editorialistas estaban bajo vigilancia! Aunque he podido expresarme en varios campos: He escrito apuntes de viajes, críticas de cine en las columnas de "El Norte". Luego tomé conciencia de que el periodismo era el borrador de la literatura: si se toma tiempo para ahondar en tal o cual tema, puede convertirse en literatura.



Yo nací en Valladolid y, aparte de algunos viajes a Europa y a América, nunca lo he dejado. Mi abuelo era francés. Paralelamente a una carrera de abanderado de Toulouse. Un buen día, decidió venir a España a ejercer su arte. La realización de la que se sintió más orgulloso fue un importante "ingenio de maderas", un verdadero suelo amovible concebido para el teatro Calderón de Valladolid: el patio de butacas se abría en su centro, giraba sobre dos ejes, salvando las butacas y liberando una gran pista de baile. Allí se celebraban los bailes de carnaval en el siglo XIX... Mi abuelo no era muy expansivo; nunca volvió a Francia ni se tomó el trabajo de enseñar francés a sus tres hijos. Mi padre tenía el mismo carácter. Su única pasión era la caza. Muy pronto me contó una cacería con la que vivió mis primeros padecidos, mis primeros consejos.

¿Se encuentra su padre en su imaginario de escritor?

Es una de las figuras más importantes de mi vida. De niño yo era tímido, callado, y estaba atormentado por la idea de la muerte y por el futuro. No era mi propia muerte lo que me asustaba, sino la de ese padre esquivo y distante, a los 42 años, y a quien yo encontraba tan viejo con mis ojos de niño... Era un mundo irracional, como el de un escritor. Toda mi vida afectiva, material, lúdica dependía de este hombre. En realidad mis temores no eran fundados. Mi padre tenía una resistencia imponente: murió a los 81 años después de muchas, de diez, como un hombre; no como yo, su hijo, que terminé en un sillón, como un niño.

¿Cómo se hizo usted escritor?

Antes de pasar a la escritura, estudié Derecho Mercantil. Hice incluso oposiciones y obtuve una cátedra de esta disciplina en la universidad. Con cuantas cosas inútiles podemos cargar en la vida! Luego vino todo a rodar y entré en 1940 en el periódico "El Norte de Castilla", como escarabajo. Siempre me gustó dibujar a los miembros de mi familia, a mis profesores, a mis compañeros de clase. Seguí ejerciendo este hábito para ganar la vida. Pero el periodismo ofrece muchas oportunidades y probé todas las técnicas. Excepto la política, pues bajo la dictadura franquista no era fácil escribir y las plumas de los escarabajos estaban bajo vigilancia! Aunque he podido expresarme en varios campos: He escrito asuntos de viajes, críticas de cine en las columnas de "El Norte". Luego tomé conciencia de que el periodismo era el portador de la literatura. Si se toma tiempo para abordar en tal o cual forma, puede convertirse en literatura.



TRA: ¿Así nació su primera novela?

M.D.: El tema de mi primera novela (1) lo tenía desde la infancia. Cuenta esa angustia de la que hablaba frente a la muerte de mi padre, ese miedo a asistir a la desaparición de los que queremos. Me puse, pues, a escribir sobre este tema sin contárselo a nadie. Acabado el manuscrito, lo envié al jurado del prestigioso premio Eugenio Nadal, que se celebra en Barcelona y premia un texto inédito. Recuerdo las actas de las deliberaciones del jurado que veía llegar en los teletipos al periódico. Cuando vi que yo era uno de los dos finalistas, pensé que tenía que decírselo a los compañeros de "El Norte". ¡No daban crédito! Y gané el premio. Era 1947.

TRA: ¿Cómo pasó de la caricatura humorística a los humores de la literatura?

M.D.: Para mí nunca ha habido separación entre ambas. La caricatura es el arte de expresar en unos trazos la personalidad, el comportamiento de la persona que se bosqueja. La escritura novelística es idéntica. Siempre hay que guardar esta distancia que se llama ironía o humor y que permite contar una historia sin hacerse un lío (perderse): me gusta la viveza del trazo y la viveza de la frase que van, ambas, al grano.

TRA: Tras el éxito de su primer libro, abandona su trabajo de caricaturista, pero no el periodismo...

M.D.: El periodismo tal como lo ejercí después, más del lado de la dirección que del la escritura me resultó esencial. Yo había creado una columna en mi periódico que se llamaba "Ideas ajenas", en la que hacía una verdadera revista de prensa de las declaraciones que se hacían en el extranjero sobre la situación en España. Si entonces era imposible hablar directamente de política interior, retomando lo que se publicaba fuera, jugando al escondite con la censura lo conseguimos. A veces me lo prohibían. Aquellos años fueron agotadores.

TRA: Usted tenía 16 años cuando Franco tomó el poder. ¿Qué representó para usted la guerra de España?

M.D.: La guerra civil nos trastornó a todos, tanto en un plano personal como en el sentimental. Robó la vida de unos, la integridad de otros, la vejez de algunos, la infancia de un buen número de nosotros. A mí me destruyó la adolescencia.

TR: ¿Así nació su primera novela?

M: El tema de mi primera novela (1) lo tenía desde la infancia. Cuenta esa anécdota de la que hablaba frente a la muerte de mi padre, ese miedo a asistir a la desaparición de los que queramos. Me gustó, pues, a escribir sobre este tema sin contárselo a nadie. Acabado el manuscrito, lo envié al jurado del prestigioso premio Eugenio Ibáñez que se celebra en Barcelona y premia un texto inédito. Recuerdo las actas de las deliberaciones del jurado que voy leyendo en los teletipos al periódico. Cuando vi que yo era uno de los dos finalistas, pensé que tenía que decirle a los compañeros de "El Norte": ¡No daban crédito! Y ganó el premio. Era 1947.

TR: ¿Cómo pasó de la caricatura humorística a los humores de la literatura?

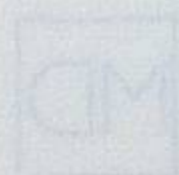
M: Para mí nunca ha habido separación entre ambas. La caricatura es el arte de exagerar en unos trazos la personalidad, el comportamiento de la persona que se bosqueja. La escritura novelística es idéntica. Siempre hay que guardar esta distancia que se llama ironía o humor y que permite contar una historia sin hacer caso un filo (perdotea); me gusta la viveza del trazo y la viveza de la frase que van, ambas, al grano.

TR: Tras el éxito de su primer libro, abandona su trabajo de caricaturista, pero no el periodismo...

M: El periodismo tal como lo ejercí después, más del lado de la dirección que del de la escritura me resultó esencial. Yo había creado una columna en mi periódico que se llamaba "Ideas ajenas", en la que hacía una verdadera revista de prensa de las declaraciones que se hacían en el extranjero sobre la situación en España. Si entonces era imposible hablar directamente de política interior, esto me permitía ir a la raíz de los problemas, jugando al escondite con la censura lo conseguíamos. A veces me lo prohibían. Aquellos años fueron agotadores.

TR: Usted tenía 16 años cuando Franco tomó el poder. ¿Qué representó para usted la guerra de España?

M: La guerra civil nos trastornó a todos, tanto en un plano personal como en el sentimental. Robó la vida de unos, la integridad de otros, la vejez de algunos, la infancia de un buen número de nosotros. A mí me destruyó la adolescencia.



Entre los 15 y los 19 años no hice nada de lo que normalmente debería hacer un muchacho de esa edad. Hoy día el horror de esta época es para mí más vivo que la violencia de nuestra actualidad. Aunque lo peor es, sin duda, la idea de que todo eso muy bien hubiera podido evitarse...

TRA: ¿Cree usted que la censura franquista le obligó a inventar un modo de escritura diferente? Sus colegas han evocado con frecuencia una especie de "autocensura" espontánea...

M.D.: La barrera de la censura no era uniforme. Las censuras eran más severas con el cine, la radio y el periodismo que con la poesía. Su dureza era proporcional a la difusión de los textos. Así, para mí, el periodismo se reveló más difícil de practicar bajo el franquismo que la escritura novelística. Recuerdo que me censuraron una serie de artículos consagrados a los problemas de Castilla, al poder de los grandes propietarios, a la desesperación de los campesinos, mientras que en el mismo momento los mismos censores me dejaron publicar "Las ratas", una novela que trata el mismo tema.

TRA: Como escritor, ¿tuvo usted disputas con ellos ?

M.D.: El novelista podía usar ardides... Había que evitar el choque frontal. Yo nunca renuncié a decir lo que quería, pero prestaba atención a la forma de decirlo. En mi novela "Cinco horas con Mario" hice hablar a uno de los protagonistas a la manera de Franco. Era, por supuesto, con ironía, utilizando sus clichés, sus expresiones, sus tics de lenguaje. El verdadero sentido del texto estaba allí, en la forma, no en el fondo, que solo un lector poco sagaz podía creer a pies juntillas. Para ser exacto, debo añadir que cuanto más conocido eras, menos te hostigaban. Una prohibición que afectase a un escritor célebre podía dar una mala imagen del régimen. Mi segunda novela sufrió una treintena de cortes, y mi sexta, una sola.

TRA: Quizá también porque usted había progresado en su arte de jugar al escondite con los censores...

M.D.: Ciertamente. Todos los escritores aprendieron a arrastrar una serie de añagazas en sus libros, párrafos superfluos, deliberadamente provocadores y, sobre todo, perfectamente reconocibles. Así, ocupados con estas cosas que les saltaban a la vista, los censores olvidaban mirar otras páginas más subversivas. Era

Entre los 15 y los 19 años no hice nada de lo que normalmente debería hacer un muchacho de esa edad. Hoy día el horror de esta época es para mí más vivo que la violencia de nuestra actualidad. Aunque lo peor es, sin duda, la idea de que todo eso muy bien hubiera podido evitarse...

RA: ¿Cree usted que la censura franquista le obligó a inventar un modo de escribir diferente? Sus colegas han evocado con frecuencia una especie de "autocensura" espontánea...

RA: La barrera de la censura no era uniforme. Las censuras eran más severas con el cine, la radio y el periodismo que con la poesía. Su dureza era proporcional a la difusión de los textos. Así, para mí, el periodismo se reveló más difícil de practicar bajo el franquismo que la escritura novelística. Recuerdo que me censuraron una serie de artículos consagrados a los problemas de Castilla, al poder de los grandes propietarios, a la desesparación de los campesinos, mientras que en el mismo momento los mismos censores me dejaron publicar "Las tizas", una novela que trata el mismo tema.

RA: Como escritor, ¿tuvo usted disputas con ellos?

RA: El novelista podía usar ardid... Habla que evitar el choque frontal. Yo nunca renuncié a decir lo que quería, pero prestaba atención a la forma de decirlo. En mi novela "Cinco horas con Mario" hice hablar a uno de los protagonistas a la manera de Franco. Era, por supuesto, con ironía, utilizando sus clichés, sus expresiones, sus tics de lenguaje. El verdadero sentido del texto estaba allí, en la forma, no en el fondo, que solo un lector poco sagaz podía creer a pie juntillas. Para ser exacto, debo añadir que cuanto más conocido era, menos se hostigaban. Una prohibición que afectase a un escritor célebre podía dar una mala impresión del régimen. Mi segunda novela sufrió una tremenda de cortes, y mi sexta, una sola.

RA: Quizá también porque usted había progresado en su arte de jugar al escondite con los censores...

RA: Ciertamente. Todos los escritores aprendieron a articular una serie de estrategias en sus libros, párrafos superfluos, deliberadamente provocadores y, sobre todo, perfectamente reconciliables. Así, ocupados con estas cosas que les quitaban a la vista, los censores olvidaban mirar otras páginas más subversivas. Era



necesario nutrir la glotonería de la censura, darle un hueso a roer. En definitiva, esta parte de escondite se convirtió en un juego.

TRA: ¿Qué lecturas y admiraciones literarias le despertaron las ganas de escribir?

M.D.: ¡Pues todos los autores, desde la Biblia, tienen influencia en cualquier escritor! A mi edad, no puedo ya precisar qué libro me ha marcado más en tal o cual etapa de mi vida. Sólo puedo declarar que Stendhal, Proust, Steinbeck, Dos Passos, Pío Baroja o Faulkner han dejado en mí una huella indeleble.

TRA: Igual que Faulkner, usted escribe de un lugar...

M.D.: Sí, yo soy como los árboles: crezco donde me han plantado. ¡No es nada original, pues, si escribo sobre los paisajes que son los de mi existencia! Casi todos mis libros hablan de Castilla. Incluso en "El hereje", que trata de un tema histórico -la penetración de la Reforma en España- se trata de Castilla. No es una casualidad que haya abordado este tema a través del grupo luterano del Dr. Cazalla, que, en el siglo XVI, se reunía en Valladolid...

TRA: ¿Podríamos decir que "El hereje" es una fábula, que en ella usted habla del pasado para contar mejor el presente?

M.D.: ¡Por supuesto! Mi novela no es una simple evocación de una Inquisición todopoderosa que aplastaba a los herejes luteranos. Denuncia la intolerancia, todas las formas de intolerancia, aquí y ahora. Tanto la de la iglesia católica actual como la de los nacionalistas. Dos ejemplos: ¡Es absurdo que en el siglo XXI Roma rechace que las mujeres digan misa con el pretexto de que hace dos mil años, en un contexto económico y social a diez mil leguas del nuestro, Jesús no recurrió más que a hombres para propagar su palabra! Igual que es impensable que, en el momento en que construimos la unidad europea, nacionalistas vascos pongan bombas para exigir la separación de un país, España, con el que el País Vasco vive y comercia desde tiempos anteriores a la unidad española.

TRA: ¿El papel del escritor es testimoniar, protestar?

M.D.: Es un deber. Las grandes revoluciones, francesa, rusa, han nacido en los libros, en la cabeza y los escritos de los intelectuales. Fue la "Enciclopedia" de

necesario para la existencia de la censura, debe un hueso a leer. En definitiva, esta para de escondite se convirtió en un juego.

ma: ¿Qué lecturas y administraciones literarias le despertaron las ganas de escribir?

ma: Pues todos los autores, desde la Biblia, tienen influencia en cualquier escritor. A mi edad, no puedo ya precisar qué libro me ha marcado más en tal o cual etapa de mi vida. Sólo puedo declarar que Stendhal, Proust, Steinbeck, Dos Passos, Pio Baroja o Faulkner han dejado en mí una huella indeleble.

ma: Igual que Faulkner, usted escribe de un lugar...

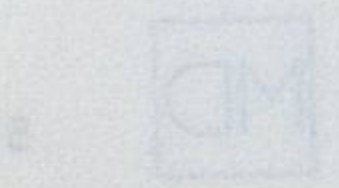
ma: Sí, yo soy como las ábaces: crece donde me han plantado. Pero es nada original, pues si escribo sobre los paisajes que son los de mi existencial Casa todos mis libros hablan de Castilla. Incluso en "El hereje", que trata de un tema histórico - la penetración de la Reforma en España - se trata de Castilla. No es una casualidad que haya acordado este tema a través del grupo literario del Dr. Casala, que, en el siglo XVI, se reunió en Valladolid...

ma: ¿Podríamos decir que "El hereje" es una fábula, que en ella usted habla del pasado para contar mejor el presente?

ma: Por supuesto. Mi novela no es una simple evocación de una institución todopoderosa que se opone a los herejes literarios. Denuncia la intolerancia, todas las formas de intolerancia, aquí y ahora. Tanto la de la iglesia católica actual como la de los nacionalistas. Dos ejemplos: ¿Es absurdo que en el siglo XXI Roma rechace que las mujeres digan más con el pretexto de que hace dos mil años, en un contexto económico y social a diez mil leguas del nuestro, Jesús no recurrió más que a hombres para propagar su palabra? Igual que es imprescindible que, en el momento en que construimos la unidad europea, nacionalistas vascos pongan bombas para exigir la separación de un país, España, con el País Vasco vive y comercia desde tiempos anteriores a la unidad española.

ma: ¿El papel del escritor es testimoniar, protestar?

ma: Es un deber. Las grandes revoluciones, francesas, rusas, han nacido en los libros, en la cabeza y los escritos de los intelectuales. Fue la "Enciclopedia" de



Diderot la que entrañó la Revolución francesa. Con frecuencia la literatura ha hecho moverse a la sociedad.

TRA: ¿Hacer que la sociedad se mueva sigue siendo uno de los objetivos de la joven literatura de hoy?

M.D.: ¡La renuncia de los escritores actuales a tratar grandes temas eternos es una calamidad! Porque la novela se resiente. Aquí, en España, los novelistas de la generación joven escriben sobre sus problemas de identidad, de sexo o de familia. La estrechez de su inspiración es un problema. Se acaba por tener la impresión de leer siempre el mismo libro. Se pierde esa amplitud, esa fuerza extraordinaria que es para mí la esencia misma de la literatura. Pero nadie se atreve a denunciar este tipo de cosas. Todo el mundo tiene miedo de ser tratado de viejo schnock. Anote que hay grandes jóvenes escritores aquí. Como Muñoz Molina (2), a quien admiro absolutamente.

TRA: ¿Pero un autor no escribe también, y sobre todo, para comprenderse a sí mismo?

M.D.: Tiene usted razón, yo escribo para buscar mi identidad. Todo el mundo anda a la busca de su identidad, no sólo los escritores y los artistas. Cada uno quiere comprender las circunstancias políticas, históricas, sociales, individuales que le han hecho a él y no a otro. "El hereje" evoca así la España del siglo XVI, la de Don Quijote, y no es, mirado con detenimiento, tan lejana de la del siglo XX... Ahí he descubierto los primeros balbuceos de Europa: el comercio de la lana con Brujas, vía Burgos y la flotilla francesa amenazada por los corsarios... He puesto en estas páginas una admiración no disimulada por el lujo y el buen gusto francés... Finalmente, he vuelto a hacer mi viaje familiar al revés.

Conversación recogida por Michèle Gazier y Xavier Lacavalerie

(1) "La sombra del ciprés es alargada", no disponible en francés.

(2) Los últimos títulos de Muñoz Molina han aparecido en Seuil.

"El hereje", de Miguel Delibes. Traducido del español por Dominique Blanc. Ed. Verdier, 475 pgs., 125 F.

"Viejas historias de Castilla la Vieja". Traducido del español por Rudy Chaulet. Ed. Verdier, 58 pgs., 50 F.



Diderot la que entró la Revolución francesa. Con frecuencia la literatura ha hecho moverse a la sociedad.

RA: ¿Hacer que la sociedad se mueva sigue siendo uno de los objetivos de la joven literatura de hoy?

MA: La renuncia de los escritores actuales a tratar grandes temas éticos es una calamidad. Porque la novela se resiente. Aquí, en España, los novelistas de la generación joven escriben sobre sus problemas de identidad, de sexo o de familia. La estrechez de su inspiración es un problema. Se acaba por tener la impresión de leer siempre el mismo libro. Se pierde esa amplitud, esa fuerza extraordinaria que es para mí la esencia misma de la literatura. Pero nadie se atreve a denunciar este tipo de cosas. Todo el mundo tiene miedo de ser tratado de viejo schnock. Ahora que hay grandes jóvenes escritores aquí. Como Muñoz Molina (2), a quien sigo admirando.

RA: Pero un autor no escribe también, y sobre todo, para comprenderse a sí mismo?

MA: Tiene usted razón, yo escribo para buscar mi identidad. Todo el mundo anda a la busca de su identidad, no sólo los escritores y los artistas. Cada uno quiere comprender las circunstancias políticas, históricas, sociales, individuales que le han hecho a él y no a otro. "El hereje" evoca así la España del siglo XVI, la de Don Quijote, y no es, al lado con determinación, tan lejano de la del siglo XX... Así ha descubierto los primeros paleocriollos de Europa: el comercio de la lana con Bruselas, via Burgos y la flota francesa amanzada por los corsarios... He puesto en estas páginas una admiración no disimulada por el lujo y el buen gusto francés... Finalmente, he vuelto a hacer mi viaje también al revés.

Conversación recogida por Michèle Gazier y Xavier Lacort.

(1) "La sombra del ciprés es alargada", no disponible en francés.

(2) Los últimos títulos de Muñoz Molina han aparecido en Seuil.

"El hereje", de Miguel Delibes. Traducido del español por Dominique Blanc. Ed.

Verdier, 475 pgs., 125 F.

"Viejas historias de Castilla la Vieja", Traducido del español por Rudy Chodler.

Ed. Verdier, 55 pgs., 50 F.

